

BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

DEUXIÈME SÉRIE

HISTOIRE ET VOYAGES

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon

LE

CID CAMPÉADOR

CHRONIQUE

TIRÉE DES ANCIENS POËMES ESPAGNOLS
DES HISTORIENS ARABES ET DES BIOGRAPHIES MODERNES

PAR C. DE MONSEIGNAT

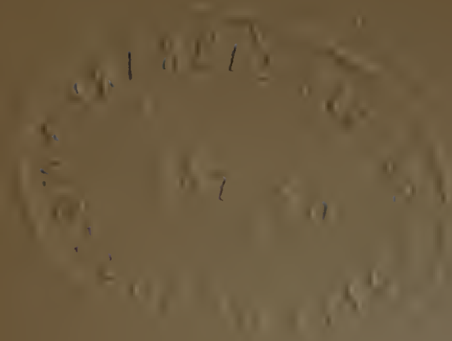


PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853



PRÉFACE.

Le voyageur qui visite le monastère de Saint-Pierre de Cardeña, près de Burgos, n'entend pas sans émotion le moine qui le conduit dans la chapelle du couvent, lui apprendre qu'il a sous les yeux le lieu où reposent les cendres du Cid. A ce nom se rattachent de si fiers et de si charmants souvenirs : le vieux don Diègue, l'orgueilleux comte de Gormaz, la jeune vaillance de Rodrigue, les tendres plaintes de Chimène. Les vers de Corneille se pressent alors dans notre mémoire; nous aimons à répéter ces chères leçons de notre jeunesse; et, comme les contemporains du vieux poëte français, nous avons aussi pour Chimène les yeux de son amant.

La belle tragédie de Corneille ne fait cependant connaître que d'une manière bien incomplète cette grande et populaire figure du Cid Campeador[1]. Le Cid n'a pas été en effet un de ces héros de circonstance, dont chaque époque forme sa décoration passagère, semblables à

1. *Campeador*, champion, ou guerrier par excellence. Je n'ai pas cherché à traduire ce titre donné au Cid; car il y a de ces mots qu'on ne peut transporter d'une langue dans une autre sans leur faire perdre leur puissance. Ils sont semblables à l'*ouvre-toi, sésame*, du conte arabe; en vain on en gardait le sens : dès que le mot était changé, le charme n'y était plus.

ces éclatants, mais fragiles ornements des fêtes publiques, qu'un jour voit briller et que le lendemain voit disparaître. Des Pyrénées à Gibraltar, et de l'Atlantique à la Méditerranée, ce nom a retenti dans les chants populaires, et a été répété des millions de fois depuis huit cents ans, dans les camps, dans les fêtes publiques, dans les boudoirs, dans les chaumières, dans les salles féodales des châteaux forts. Paysan et soldat, artisan et prêtre, grande dame et fille du peuple, qui en Espagne n'a chanté Rodrigue? Qui n'a été bercé au son des ballades faites en son honneur? qui n'a aimé et combattu avec lui, et ne s'est senti animé d'une noble émulation au récit de ses vertus et de son infatigable héroïsme?

Il n'est pas seulement un guerrier illustre, comme l'ont été les Roger de Loria, les Gonzalve de Cordoue et d'autres; mais quelque chose de plus; le héros d'une nationalité aux prises avec une nationalité rivale, un champion religieux autant qu'un chef militaire, et le représentant de cette grande croisade de sept siècles, soutenue par l'Espagne contre l'empire arabe du moyen âge. C'est par ce côté religieux que le Cid est si supérieur à un autre grand nom des temps héroïques, Roland. Dans cette guerre sainte, la foi sans cesse retrempée par la lutte, et associée à la défense du sol et de la nationalité, y acquérait une austérité et une ferveur qu'on n'eût point trouvées chez les autres peuples, et dont on verra quelques beaux exemples dans cette chronique du Cid. L'Espagne en montre encore les traces persistantes, et c'est

à juste titre que le héros du Romancero, grandi et idéalisé par la distance, est placée à l'entrée de son histoire comme le modèle accompli des vertus guerrières et religieuses, et l'image vivante et fidèle de la nation espagnole.

Quand je prononce le mot d'histoire, je n'entends pas donner aux chants populaires du Romancero la valeur d'un témoignage historique proprement dit, dans le sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot. Sans doute, parmi les faits qui y sont rapportés, il y en a quelques-uns de controuvés, et beaucoup d'autres qu'ont défigurés, — au milieu d'une nation jeune, et par cela même facile à émouvoir et à tromper, — les inexactitudes ou l'exagération des jongleurs; sans doute aussi ces chants ont subi en traversant les âges des altérations d'autant plus sensibles que le texte original en était moins fixé, et que quelques-uns de ceux qui les récitaient en profitaient naturellement pour les embellir à leur guise; mais à défaut des mots, l'esprit des XIe, XIIe et XIIIe siècles s'y est certainement conservé; et s'ils n'offrent pas la vérité suivant la lettre, ils en offrent une plus précieuse, la vérité suivant l'esprit. C'est là qu'il faut aller chercher cette partie essentielle et trop longtemps négligée de l'histoire des peuples, leur caractère, leurs croyances, leurs préjugés, leurs mœurs. Là est, si j'ose le dire, la séve et la moelle de l'histoire, dont le reste n'est que le développement extérieur, et l'écorce quelquefois menteuse.

Nous ne sommes plus en effet au temps où l'on ne

reconnaissait d'histoire que celle qui était revêtue du costume traditionnel taillé sur les modèles de l'antiquité. Cette histoire officielle, dont les auteurs se sont rarement inquiétés de connaître les ressorts cachés et générateurs des faits, est à l'histoire vraie ce que le cadran de l'horloge visible à tous les yeux est au mécanisme intérieur connu des seuls horlogers. Les variétés contradictoires des systèmes historiques nous ont éclairés sur le degré de croyance qu'il fallait leur donner, et sur la critique sévère à laquelle il fallait les soumettre. La philosophie, appliquée à l'étude de la vie des nations nous a appris que, comme la mer, les époques de l'histoire ont leurs bouillonnements invisibles, leurs tourbillons intérieurs, leurs courants profonds et inconnus qu'on ne soupçonne pas à la surface, et à côté desquels l'historien passe souvent sans s'en apercevoir. Nous savons que les biographes sont sujets à la maladie admirative; que les pamphlétaires sont atteints par la peste du dénigrement; et que les écrivains de mémoires, comme le soldat dans la bataille, n'ont vu presque toujours que le point isolé où ils se trouvaient. Nous savons qu'il faut se défier du récit des événements modernes, parce qu'il y a peu d'historiens assez dégagés de toute passion pour soumettre toujours leurs idées aux faits, et ne jamais plier les faits à leurs idées; et des récits des événements anciens, parce que leurs auteurs n'ont guère d'autre raison de leurs assertions que celle de l'Arioste:

Mettendo lo Turpin, mettolo anch' io [1].

1. Turpin l'a dit, je le dis après lui.

Au milieu de tous ces doutes et de cette nécessité de reconstituer en quelque sorte l'histoire sur un fondement nouveau et plus largement assis, on a compris que le récit des faits, sujet à tant d'incertitudes, avait besoin d'être relevé et éclairé par la peinture des mœurs; et qu'un chant populaire, une vieille ballade, une comédie, même grossière dans la forme, une légende miraculeuse, étaient des éléments de l'histoire, autant que la description d'un couronnement ou d'une bataille. Une tradition même fabuleuse si elle a été généralement acceptée, est en effet comme la monnaie courante de l'esprit d'un temps; et elle nous révèle un peuple, et nous fait revivre au milieu de lui, beaucoup mieux que le tableau d'une intrigue de cour, ou d'une rivalité de rois. Ne serait-ce pas, pour n'en donner qu'un exemple, supprimer l'histoire du christianisme au moyen âge, ou n'en faire du moins qu'un squelette d'histoire, que d'en effacer toute trace de ces légendes religieuses qui étaient alors la nourriture morale des hommes, et presque toute la poésie de l'époque? Les princes seuls ont eu pendant longtemps leurs historiographes; il est juste et légitime que les peuples aient aussi les leurs : et quels meilleurs historiens des peuples que les peuples eux-mêmes, dans ces libres et naturelles effusions de la poésie qu'ils ont adoptées en les chantant, et que les générations successives se sont transmises oralement, jusqu'au moment ou l'écriture et l'impression sont venues les fixer, pour l'amusement et l'instruction de l'avenir.

Grâce à cet esprit nouveau, l'histoire a pénétré plus

profondément dans la source des faits, et s'est empreinte du caractère des peuples; car les littératures, dans leurs branches diverses, sont comme ce fils de la terre, qui retrouvait ses forces toutes les fois qu'il touchait le sein de sa mère. Leur mère à elles, c'est la nationalité et la foi. C'est en se baignant dans ces sources vives que les Homères sans nom de ce nouvel Achille, dont je me propose de reproduire ici la chronique en l'abrégeant, se sont trouvés avoir tracé dans ces simples feuilles éparses, le tableau le plus fidèle d'une des grandes époques historiques, et avoir écrit un chapitre de l'histoire d'Espagne plus vivant qu'aucun de ceux de Mariana.

Les noms de ces poëtes, nous les ignorons; ou plutôt, et à voir les choses de plus haut, il n'y a pas là l'œuvre d'un homme ou de quelques hommes, mais l'œuvre d'un peuple dont ces jongleurs n'ont été que l'écho, et qui s'est célébré lui-même dans le héros qu'il adoptait. Ce que les rhapsodes avaient été dans les premiers âges de la Grèce, et ce que les scaldes ont été dans le nord, les jongleurs le furent dans l'Espagne du moyen âge, et les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Rien de plus fier par moment, et rien de plus aimable aussi quelquefois que ce premier essor de l'imagination d'un jeune peuple; et dans cette poésie vacillante et mal assise encore, il nous semble voir un jeune enfant qui gracieusement, quoique d'un pied mal assuré, commence à marcher vers sa mère qui lui tend les bras. On ne rencontre pas, dans ces œuvres dues à l'enfance des

civilisations, ces fausses beautés qu'un poëte appelait spirituellement les Dalilahs de la poésie ; les Dalilahs, c'est-à-dire la courtisane, avec son fard, son faux éclat, son clinquant, et ses séductions menteuses. On n'y trouve pas non plus ce style empanaché, reproché si justement depuis à la littérature espagnole ; mais on y respire avec ravissement la simplicité qui se trouve et ne se cherche pas, et qui est devenue si rare dans nos temps de littérature maniérée et subtile. Les âges primitifs n'ont ni ces raffinements, ni ces nuances de notre époque critique et analysatrice. On y trouve peu de pensées comme dans toutes les littératures à leur enfance ; la langue y est un instrument à peu de cordes auquel les poëtes ne savent faire rendre encore qu'un nombre limité de sons ; ils montrent la nature et ne la commentent pas ; et la franchise de leur dessin, et la vigueur un peu sauvage de leurs fresques ne s'accordent guère avec les finesses savantes de notre art moderne : mais en revanche, ils font croire parce qu'ils croient eux-mêmes, et que le souffle de la foi les remplit et les inspire ; ils communiquent à leur œuvre le caractère de la vie et de la vérité, et ils ont la baguette magique qui fait que les morts se lèvent et marchent. Heureux les héros qui trouvent des chantres dignes d'eux ! Les plus belles renommées sont celles qui ont été consacrées dans la langue des vers, cette divine expression du langage humain, qui, aidant la mémoire par le rhythme et donnant une forme musicale à la parole, l'imprime ineffaçablement dans les souvenirs.

Il nous est resté un assez grand nombre de ces sonores lambeaux des épopées populaires du moyen âge en Espagne; et la partie la plus curieuse et la plus complète de cette collection de chants historiques et chevaleresques est certainement celle où sont retracés la vie et les exploits du Cid. Quant à nous, en reproduisant ce tableau, nous avons eu pour seul but, — en ce temps où tant d'écrivains se plaisent dans la description de la dégradation humaine, — de relever s'il est possible le culte des héros, en honorant le courage joint à la vertu; de mettre en relief une des plus belles époques de l'histoire d'un grand peuple, et une des vies qui font le plus d'honneur à l'humanité, et d'ennoblir les âmes en leur inspirant l'amour de la gloire, cet égoïsme des grands cœurs.

LE CID.

I.

Sous le règne de Ferdinand I[er] de Castille, roi courageux, juste, et craignant Dieu, est né dans une heure fortunée Rodrigue de Bivar [1]. Son père était Diègue Laynez, chevalier brave, riche, et puissant, de la race antique et vénérée de Nuño Rasura et de Layn Calvo, qui avaient tous deux été célèbres en leur temps par leur vertu, leur sagesse, et l'amour que leur portait le peuple castillan. Sa mère était Thérèse Rodriguez, fille de Rodrigue Alvarez, comte et gouverneur des Asturies. Pendant une longue vie Diègue Laynez s'était constamment montré digne de ses pères; et il avait en tout

1. On n'est pas d'accord sur la date précise de la naissance de Rodrigue. M. Huber la place, d'après la chronique de Léon, vers l'an 1045, tandis que Southey et J. de Müller, suivant la chronique du Cid, la font remonter à l'an 1026. Cette dernière date s'accorderait mieux avec les romances, mais M. Huber y oppose plusieurs objections très-fortes. Je ne puis que renvoyer les lecteurs curieux à son excellent petit livre : *Geschichte des Cid. Bremen*, 1829.

temps rendu de grands services à Ferdinand, et particulièrement dans ses guerres contre son frère, don Garcie de Navarre.

II.

Il arriva alors qu'une querelle s'étant élevée entre Diègue et le comte Gomez de Gormaz, celui-ci insulta le vieillard, et le frappa. Or, Diègue était arrivé à cet âge où son bras ne pouvait plus manier la lance et la lourde épée de combat. Voyant donc que la force lui manquait pour la vengeance, il rentra dans sa maison, et, pensant tristement à l'affront fait à sa race, il ne dormait, ni ne mangeait, ni ne levait les yeux, ni ne sortait de sa demeure, ni ne parlait à ses amis.

Il lui vint alors la pensée de faire une expérience sur ses fils. Il les fit appeler l'un après l'autre, et, sans leur dire une parole, il prit leurs jeunes mains dans les siennes, et les serra de toutes ses forces, au point qu'ils lui demandèrent grâce. Mais quand vint le tour de Rodrigue, le jeune homme, les yeux en feu : « A la male heure, mon père, s'écria-t-il, lâchez-moi : si vous n'étiez pas mon père, je vous donnerais un soufflet. — Ce ne serait pas le premier, mon Rodrigue, ta fureur me plaît, dit Diègue; montre-la à venger mon honneur, » et il lui conta son affront.

III.

Mais le comte était un adversaire redoutable. Mille amis asturiens le suivaient à la guerre. Il était le premier dans les conseils, et le premier dans les combats. Rodrigue était donc pensif, réfléchissant à tout cela, et à sa jeunesse, et à son inexpérience des armes[1]. Mais l'injure faite au sang de Layn Calvo parle plus haut que tout le reste, et, détachant du mur la vieille épée de Mudarra, il va trouver le comte, le provoque, le tue et lui coupe la tête.

Pendant que cela se passait, Diègue était assis à sa table sans toucher à aucun mets, versant des larmes, pensant à son affront, et inquiet pour son Rodrigue, lorsque celui-ci entra, tenant par les cheveux la tête du comte ruisselante de sang.

Et tirant son père par le bras pour le faire sortir de sa rêverie, il lui dit : « Ouvrez les yeux, mon père, et levez la tête, car la tache de votre honneur est effacée. La main qui vous a frappé n'est plus une main, et la langue qui vous a outragé n'est plus une langue. » Le vieillard, versant alors

1. Les romances et les chroniques ne disent rien de cette inclination mutuelle de Rodrigue et de Chimène antérieurement au duel de Rodrigue et du comte, que l'on trouve pour la première fois dans le drame de *Guillen de Castro*, et que Corneille a popularisée après lui.

des larmes de joie sur son fils : « Viens t'asseoir à ma table, mon fils, et prends ma place au haut bout ; car celui qui me porte une telle tête doit être à la tête de ma table et de ma maison. »

Peu après, Diègue, plein d'années, s'éteignait, et était réuni à ses pères.

IV.

Or, en ce temps, chaque homme avait son cheval prêt jour et nuit, afin de monter en selle au premier signal ; car il se passait peu de jours sans que l'on vît une troupe de guerriers chrétiens ou mores traverser, avec la rapidité de l'éclair, le territoire dévasté des frontières, pour aller porter le ravage dans les terres de l'ennemi. Il arriva donc que cinq rois mores entrèrent en Castille, suivis d'un grand nombre de soldats. Tout leur cède ; ils incendient les moissons et les habitations, s'emparent des troupeaux, et emmènent à leur suite un grand nombre de chrétiens réservés à la captivité, hommes, femmes, vieillards et enfants. Ils vont rentrer chez eux sans que le roi ni personne contre eux ait osé sortir : mais, dans son château de Bivar, Rodrigue l'a appris ; et quoiqu'il n'ait pas encore vingt ans, il monte sur Babieca, rassemble quelques amis et les hommes de sa terre,

court après les Mores, les atteint et les bat. Les cinq rois mores furent faits prisonniers, et le butin repris fut partagé par Rodrigue entre ceux qui l'avaient suivi. Les rois se soumirent à lui et lui rendirent hommage comme des vassaux à leur suzerain, et de là vient le nom de Cid ou seigneur, sous lequel fut connu depuis Rodrigue de Bivar [1].

V.

Pendant que Rodrigue accomplissait ces actions, Chimène Gomez, vêtue de deuil de la tête aux pieds, et suivie de trente gentilshommes, ses écuyers, également en deuil, était allée à Burgos demander justice au roi Ferdinand contre le Cid.

« O roi, dit-elle à Ferdinand, je viens te demander justice contre l'homme qui a tué mon père. Les rois sont les représentants de Dieu sur la terre; et celui-là n'est pas bon roi qui manque à la justice, et encourage les méchants. Le roi qui n'est pas bon justicier ne devrait pas s'appeler roi; il ne mérite pas d'être aimé de la reine, ni de chevaucher à cheval, ni d'être servi par les nobles. »

1. Rodrigue est souvent appelé Ruy ou Roy Diaz dans les chroniques et dans les romances. Ces mots sont une abréviation de Rodrigo, fils de Diego : aussi, dans les chroniques écrites en latin, l'appelle-t-on *Rodericus Didaci*.

Et à plusieurs reprises Chimène répéta ses plaintes, et, quatre fois en quelques mois, elle se présenta devant le roi pour lui rappeler son malheur.

Or, Ferdinand se trouvait grandement embarrassé. « Si je veux punir le Cid qui défend mes royaumes, pensait-il, mes cortès ne le permettront pas ; et si je ne le fais pas, Dieu m'en demandera compte. Gentille demoiselle, dit-il alors à Chimène, vos larmes attendriraient un cœur de marbre, mais ne pleurez plus. Si je conserve Rodrigue, vous n'aurez pas à vous en plaindre, car c'est à votre intention que je le garde ; et un temps viendra où il changera votre tristesse en joie. » Ayant ainsi parlé, il envoya une lettre au Cid pour l'appeler à Burgos.

VI.

Rodrigue ayant vu la lettre du roi, monta sur Babieca. Il était suivi de trois cents gentilshommes, tous ses parents et ses amis, tous portant des armes luisantes, tous vêtus de la même couleur ; et il se dirigea ainsi sur Burgos.

Le roi ayant alors appelé Chimène, qui renouvelait chaque jour ses plaintes au sujet de la mort de son père, lui dit : « Taisez-vous, doña Chimène, car vos larmes éternelles m'affligent. Je ne

puis punir Rodrigue, ainsi que vous me le demandez, car il m'a rendu de grands services; il a défendu moi et mon peuple, et je lui ai beaucoup d'obligations. Mais j'ai trouvé un remède à vos maux. Rodrigue est l'un des plus grands de mon royaume, et j'aurai soin que ses richesses et ses honneurs aillent toujours en augmentant. Je lui demanderai qu'il se marie avec vous, et celui qui vous a privé d'appui deviendra votre appui. »

Chimène agréa l'offre du roi; et celui-ci étant sorti pour aller à la rencontre de Rodrigue, lui dit : « Voilà Chimène Gomez qui vous accepte pour mari, et qui à cette condition vous pardonne la mort de son père. Vous me ferez plaisir en l'épousant; je vous comblerai de biens, et je vous donnerai des villes, des champs et des forêts. » Rodrigue fut heureux de la proposition et l'accepta avec grande joie. Le roi, leur ayant pris la main à tous deux, reçut leur parole; et au moment d'embrasser sa fiancée, le Cid, tout ému, la regarda, et lui dit : « Chimène, j'ai tué ton père, mais non en trahison. Je l'ai tué corps à corps pour venger l'affront fait à ma race, parce que l'honneur l'exigeait. Aujourd'hui, pour un homme je te donne un homme, et en place d'un brave père, un brave époux. Désormais, et pour la vie, je suis à ta volonté. » Ces paroles du bon Cid furent approuvées de tous.

VII.

Les noces de Rodrigue et de Chimène ayant été célébrées, Rodrigue, après avoir pris congé du roi, et avoir recommandé sa Chimène à sa mère, partit pour accomplir un vœu qu'il avait fait, d'aller en pèlerinage à l'église de l'apôtre saint Jacques. Et il faisait de grandes aumônes sur sa route, car il était aussi bon chrétien que bon chevalier. Il était à moitié chemin, lorsqu'on entendit les lamentations d'un homme qui était enfoncé dans un marais dont il ne pouvait sortir, et qui appelait au secours, au nom de Dieu et de sainte Marie. Mais aucun des compagnons de Rodrigue ne voulut venir en aide à cet homme, parce qu'ils avaient reconnu que c'était un lépreux. Rodrigue alors, descendant de cheval, l'aida à se relever, et le fit monter en croupe derrière lui jusqu'à l'auberge, où il partagea avec lui son repas et sa chambre. Mais vers le milieu de la nuit, et lorsque Rodrigue dormait, il sentit un grand souffle, et vit, en place du lépreux, un homme vêtu de blanc et entouré de lumière, qui lui parla ainsi : « Je suis saint Lazare, Rodrigue, et ce lépreux au secours duquel tu es venu pour l'amour de Dieu, c'était moi. Mais le divin maître de toute chose paye tout ce qu'on

fait pour lui : Dieu t'aime bien, Rodrigue, et il t'a accordé de réussir en tout ce que tu entreprendras, soit en paix soit en guerre. Tu croîtras en fortune et en renommée ; tu seras craint de tes ennemis, tant chrétiens que mores, et aucun ne prévaudra contre toi. Tu mourras enfin d'une mort honorée, et tu auras cette gloire insigne de remporter encore une victoire après ta mort. Sois béni au nom de Dieu. » En disant ces mots, il disparut.

Rodrigue se leva, et, se mettant à genoux, rendit grâces à Dieu et à sainte Marie, et resta ainsi en oraison jusqu'au jour.

VIII.

Peu après, une contestation s'étant élevée entre le roi Ferdinand et don Ramire d'Aragon, au sujet de la ville de Calahorra, les deux rois, pour éviter des batailles sanglantes, et la dévastation des deux pays, convinrent de s'en rapporter à l'issue d'un combat singulier entre les deux champions qu'ils choisiraient. Ferdinand prit Rodrigue pour son champion, et Ramire choisit Martin Gonzalès, célèbre dans toute l'Espagne par sa vaillance et par sa force.

Après que le soleil leur eut été partagé, et au signal convenu, les deux champions se jetèrent

l'un contre l'autre avec une telle vigueur que leurs lances furent brisées, et que tous deux furent blessés. Martin alors s'adressant à Rodrigue : « Ah bien! Rodrigue, tu vas payer cher ton audace d'avoir osé entrer en lice contre moi; car tu peux être sûr que tu ne retourneras pas en Castille, et que tu ne reverras ni ton château de Bivar, ni ta chère épouse Chimène, mais bien que tu laisseras ici ta tête. »

Mais Rodrigue irrité lui répondit : « Vous êtes, je le vois, bien approvisionné de paroles, Martin, et vous seriez un bon chevalier, si l'on en jugeait par les discours. Mais la victoire n'appartient pas aux vantards; elle est dans la main de Dieu, et il en donnera l'honneur à qui il voudra. »

Ce disant, il se précipita sur l'Aragonais, et après un combat acharné, il le renversa tout sanglant à bas de son cheval, mit pied à terre, et lui coupa la tête. Puis, ayant essuyé le sang de son épée, il se mit à genoux, et rendit grâces à Dieu. S'adressant ensuite aux juges du camp : « Y a-t-il encore quelque chose à faire, dit-il, pour que Calahorra appartienne à mon seigneur le roi. » Et ils répondirent tous ensemble que non. Rodrigue fut loué de tout le monde pour sa vaillance, et l'amitié du roi Ferdinand pour lui s'en augmenta.

IX.

Le roi alla ensuite à Zamora, dont il releva les murs et les tours, qui avaient été renversés par les Mores. Pendant qu'il y était, on vit arriver de Séville un grand nombre de prélats et de chevaliers, qui apportaient le corps du saint évêque Isidore. Ces saintes reliques furent transportées à Léon, et escortées sur toute la route par le roi et sa cour. Une église fut consacrée au saint, et richement dotée en terres, villages et châteaux. Si vive était la piété du roi qu'il servait à table les prêtres présents à ces fêtes, pendant que la reine servait elle-même les pauvres, et était imitée dans cet acte d'humilité par ses fils et par ses filles.

Ces fêtes terminées, Ferdinand repartit pour guerroyer contre les infidèles, accompagné de Rodrigue, qui ne le quittait plus. Rodrigue assista ainsi à la prise de Viseu, de Lamego, de Montemor, et enfin à celle de Coïmbre, qui se rendit après un siége de sept mois, grâce, dit la chronique, à l'assistance de monseigneur saint Jacques, le chevalier du Christ. Dans la principale mosquée de cette ville, qui fut consacrée à la vierge Marie, Rodrigue fut armé chevalier. Le roi lui ceignit lui-même l'épée, et lui donna le baiser sur la bouche;

la reine lui fit présent d'un cheval, et l'infante Urraque lui chaussa les éperons. Le roi lui commanda ensuite de conférer la chevalerie à neuf hommes d'armes de noble naissance; ce qu'il fit.

X.

En ce temps, et lorsque le roi était avec Rodrigue, il vint des messagers des rois mores, vassaux de Rodrigue, qui lui apportèrent le tribut, en l'appelant leur Cid, et en lui baisant la main.

« Bon Cid, lui dirent-ils, vers toi nous envoient les cinq rois tes vassaux, pour te payer le tribut qu'ils te doivent; et, de plus, en signe d'amitié, ils te prient d'accepter cent chevaux, dont vingt sont blancs comme l'hermine, vingt gris pommelés, trente bais bruns, et trente alezans, tous équipés, enharnachés et couverts de housses de brocart de couleurs différentes; et, de plus, ils offrent à doña Chimène beaucoup de joyaux et de toques; et à tes deux belles jeunes filles, deux hyacinthes d'un très-grand prix. Ils t'envoient enfin deux coffres remplis d'étoffes de soie pour vêtir tes gentilshommes. »

Le Cid alors : « Mes amis, vous vous êtes trompés dans vos paroles en m'appelant seigneur; car là où est le roi Ferdinand, il n'y a pas d'autre seigneur que lui; et tout est à lui, et rien à moi. »

Mais le roi ayant pour agréable la modestie de Rodrigue, et s'adressant aux messagers : « Dites à vos maîtres que, quoique leur seigneur ne soit pas roi, il est assis à côté des rois, et que je suis heureux d'avoir un si bon vassal, car il m'a conquis une grande partie de ce que je possède. »

Rodrigue renvoya alors les Mores après leur avoir fait des présents; et Ferdinand voulut qu'à l'avenir Ruy Diaz fût appelé le Cid, puisque c'était le nom que les Mores lui avaient donné.

XI.

Cependant le roi Ferdinand croissait en âge, et sa force le quittait. Le saint confesseur Isidore lui apparut, et lui annonça sa fin prochaine, afin qu'il se préparât à paraître devant Dieu, et qu'il fît pénitence de ses péchés. Ayant assemblé alors les riches hommes et les évêques de ses royaumes, il fit, en leur présence, à ses enfants le partage de ses États. A son fils aîné, don Sanche, il donna la Castille depuis Montesdoca jusqu'au Guadarrama, avec les districts d'Osma, de Ségovie et d'Avila, et, de plus, le droit au tribut payé par Saragosse. A son second fils, don Alfonse, il assigna Léon et les Asturies, avec les territoires de Salamanque et de Ciudad Rodrigo, et le droit au tribut de Tolède:

Don Garcie, le plus jeune, obtint pour sa part la Galice, toutes les conquêtes faites en Portugal jusqu'à Mondego, et le tribut de Badajoz. Enfin, sa fille aînée, doña Elvire, eut la ville de Toro et ses dépendances; et à l'infante, doña Urraque, fut donnée en partage Zamora la bien fermée.

Lorsqu'il eut ainsi déclaré ses volontés, tous ceux qui étaient présents répondirent, *Amen*; excepté cependant don Sanche, car il était irrité dans son cœur de ne pas succéder à tous les royaumes de son père; et il regardait ce partage comme un préjudice porté à son droit d'aînesse, et comme une violation des anciennes lois des rois goths.

XII.

Après que ces choses eurent été réglées, le vieux roi, se sentant malade, et que la vie se retirait de lui, se fit revêtir de tous les insignes de la royauté, et se fit transporter à l'église de Saint-Isidore. Là, agenouillé devant l'autel qui renfermait les reliques du saint, il s'écria à haute voix : « A toi seul, ô Seigneur Jésus, appartient la puissance! à toi seul appartient la royauté! Tu es au-dessus de tous les rois, et à ton pouvoir ils sont tous soumis. Or maintenant, Seigneur, ce royaume que tu m'as donné par ta grâce, je te le rends, et je te supplie

de recevoir mon âme au sein de ta lumière éternelle. » Ayant dit ces mots, il ôta la couronne de dessus sa tête, se dépouilla du manteau royal, et les déposa sur l'autel, ainsi que le sceptre; puis il se revêtit du sac des pénitents, se confessa, et reçut l'absolution de ses péchés. Il vécut encore plusieurs jours dans la prière et le repentir, puis il mourut, et fut enterré à Saint-Isidore de Léon. Il avait régné avec gloire pendant trente et un ans.

XIII.

Les rois de Navarre et d'Aragon, voyant qu'il y avait un nouveau roi en Castille, pensèrent que c'était le moment de recouvrer les terres qu'ils avaient perdues sous Ferdinand; mais don Sanche ayant rassemblé ses troupes, les battit dans une grande bataille. Les exploits qu'y fit le Cid le placèrent très-haut dans l'amitié de don Sanche, qui lui confia sa bannière et le commandement de son armée, de sorte que le roi seul était son supérieur.

Pendant que don Sanche était occupé dans ces guerres, don Garcie enlevait à sa sœur Urraque une partie des territoires que leur père lui avait donnés; ce que l'infante apprenant, s'écria : « Si celui-ci, qui a fait le serment de respecter les volontés de mon père, agit ainsi, que fera l'autre qui

a protesté contre elles? Mais, ainsi que tu m'ôtes mon héritage, ô Garcie, puisse Dieu te priver du tien par la main d'un plus puissant que toi! » Lorsque don Sanche apprit ces nouvelles, il en fut joyeux; et ayant assemblé ses riches hommes et ses chevaliers, il leur dit : « Mon frère don Garcie a violé le serment qu'il avait fait à notre père, et, en conséquence, je veux lui ôter son royaume. » Puis, et d'après le conseil que lui donna Rodrigue, il fit alliance avec son frère don Alfonse, qui lui promit de le laisser passer à travers ses terres, à la condition que les conquêtes faites sur le roi de Galice seraient partagées entre eux. Vingt chevaliers castillans et vingt léonais furent désignés comme témoins et garants de ce traité.

XIV.

Or, Garcie était peu aimé dans son royaume, parce qu'il opprimait le peuple, et violait les priviléges des nobles. C'est pourquoi ceux-ci, s'étant assemblés, lui avaient député le plus brave et le plus considéré d'entre eux, don Rodrigue Frojaz, pour lui porter leurs plaintes, et lui faire leurs remontrances. Mais elles avaient été mal accueillies, car le roi se gouvernait par les conseils d'un favori nommé Verna. Frojaz, voyant cela, et ayant quelques jours après

rencontré le favori dans le palais, tira son épée, et le tua. Puis il quitta le pays, et passa en Navarre, suivi d'un grand nombre de ses vassaux, parents et amis.

Les choses étaient dans cette situation, lorsque don Garcie apprit les desseins de son frère contre lui. Oubliant alors ses griefs contre Frojas, il le rappela pour le mettre à la tête de ses soldats; et bien lui en prit, car ce brave chevalier remporta tout d'abord une victoire signalée sur un fort parti de Castillans, à Agoa de Mayas, près de Coïmbre. Cependant, et sans être intimidé par cet échec, don Sanche vint présenter la bataille à son frère, près de Santarem. Son armée était nombreuse et brillante; mais le Cid, alors en marche pour la joindre, n'était pas encore arrivé. Or, l'on raconte que quelques instants avant la bataille, Alvar Fañez Minaya se présenta devant le roi don Sanche, et le pria de lui faire donner un cheval et des armes; car il avait perdu les siens au jeu : « Et tenez-moi pour traître, ajouta-t-il, si, à moi seul, je ne vous vaux pas aujourd'hui six chevaliers. » Don Sanche lui accorda sa demande, et l'on verra tout à l'heure qu'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

XV.

La bataille commença défavorablement pour les Castillans. Don Rodrigue Frojaz et ses deux frères, don Pedro et don Vermuy, et les chevaliers du Portugal qui l'accompagnaient, allèrent droit sur le point où l'on voyait flotter la bannière du roi de Castille, et ne s'inquiétant de rien autre, ils pénétrèrent jusqu'au milieu de l'armée ennemie, et parvinrent, après des prodiges de bravoure, à s'emparer de la bannière, et de la personne même du roi. Mais ce fut le dernier exploit de Frojaz; son sang s'échappait de nombreuses blessures, et, après avoir remis son prisonnier entre les mains de don Garcie, et lui avoir recommandé les Portugais qui l'avaient si bravement servi, il baisa la croix de son épée en souvenir de la croix sur laquelle le Christ était mort pour lui, et il rendit son âme à Dieu.

Après avoir confié son frère à la garde de six chevaliers, le roi don Garcie, voulant achever la victoire, se lança à la poursuite des fuyards. Mais à peine venait-il de partir qu'Alvar Fañez Minaya, le même auquel le roi avait, avant la bataille, donné un cheval et des armes, se précipita sur les gardiens de don Sanche, en renversa deux, et fit si bien avec les autres, que le roi, se jetant à cheval,

put aller rejoindre, sur une éminence voisine, un petit parti de Castillans qui tenait encore. Ils étaient dans cette situation lorsqu'ils virent arriver en bon ordre mon Cid Ruy Diaz, sa bannière verte en tête, et suivi de trois cents chevaliers. Et quand don Sanche l'aperçut, il se réjouit dans son cœur et s'écria : « Dieu est pour nous, puisque j'ai vu aujourd'hui la mort de Rodrigue Frojaz, et que mon Cid Ruy Diaz arrive. » Et, étant descendu à sa rencontre, il lui dit : « Vous arrivez dans une heure heureuse, mon Cid ; jamais vassal n'est venu si à propos au secours de son seigneur, car le roi mon frère l'a aujourd'hui emporté sur moi. » Et le Cid répondit : « La bataille n'est pas finie, et vous regagnerez la journée, ou j'y périrai. »

En ce moment, don Garcie revenait de la poursuite, plein de confiance et de joie ; mais, tandis qu'il croyait son frère prisonnier, et le combat terminé, il lui fallut livrer une seconde bataille non moins acharnée que la première. Elle se termina par la défaite et la captivité de don Garcie, et son royaume tomba tout entier au pouvoir du roi don Sanche[1].

1. La mort de don Sanche, qui arriva peu après, et l'avénement d'Alfonse, ne délivrèrent pas don Garcie, qui resta enfermé dans le château de Luna. Ce malheureux fils de Ferdinand vécut encore dix-huit ans dans cette prison, ses mains royales couvertes de chaînes, et soumis aux plus indignes traitements. Peu de temps avant sa mort, Alfonse ayant appris que la vie de son prisonnier s'éteignait, ordonna de

XVI.

Lorsqu'il eut accompli ces choses, don Sanche envoya sommer son frère, don Alfonse, de lui abandonner le royaume de Léon, car il était sien d'après le droit et la coutume; et il y entra aussitôt avec une forte armée, ravageant et brûlant tout devant lui. Alfonse, alors, lui fit dire qu'il n'agissait pas en roi chrétien, et il le défia en bataille rangée pour le jour et le lieu qui seraient fixés. Le roi de Castille accepta le défi, et il fut convenu qu'on se battrait à Llantada. La victoire y fut longtemps disputée, mais le courage et l'habileté du Cid finirent par l'emporter, et Alfonse fut forcé de prendre la fuite.

Il eut bientôt rassemblé une nouvelle armée; et à Golpejares, près de Carrion, se livra une nouvelle bataille dans laquelle cette fois les Castillans eurent le dessous. Mais, comme les Asturiens et les Léonais passaient la nuit en buvant et en chantant pour célébrer leur succès, le Cid, qui avait rallié les Castillans, les attaqua avec impétuosité pendant

lui ôter ses fers, et d'adoucir un peu sa captivité; mais Garcie refusa cette insuffisante et tardive pitié : « Enchaîné j'ai vécu, dit-il, enchaîné je descendrai au tombeau. » Il mourut en effet sans avoir quitté ses fers, et son image dans l'église de Saint-Isidore de Léon le montre encore enchaîné sur sa tombe, éternel témoignage de la barbarie du temps, et de la dureté de cœur des ambitieux.

que le désordre était parmi eux, et les mit en déroute. Don Alfonse fut fait prisonnier, et son frère, non content de le forcer à renoncer au trône, voulut qu'il revêtit l'habit de saint Benoît et qu'il entràt comme moine dans le monastère royal de Sahagun. Alfonse, craignant d'être enfermé dans un château fort, fit semblant de se soumettre à ces conditions, mais il saisit la première occasion de s'enfuir du monastère, et il alla chercher un refuge chez le roi more Alimaymon de Tolède, qui lui fit de grands honneurs, et le reçut avec la magnificence d'un roi et l'affection d'un ami. Or, pendant qu'il était ainsi à Tolède, Alfonse ne vit pas sans jalousie la grande puissance du roi Alimaymon, et il souffrait dans son cœur en voyant entre les mains des infidèles cette noble cité de Tolède, l'un des plus riches joyaux de la couronne des rois goths, ses ancêtres. Un jour donc, s'adressant à Dieu avec ferveur, il lui dit : « Seigneur Dieu, tu donnes et tu ôtes, tu établis et tu renverses, et tout ce que tu fais est bien fait. Mais je mets mon espoir en toi, et je te supplie, s'il te plaît, de me délivrer de cette servitude, et de me faire recouvrer une puissance telle que je puisse un jour reconquérir ce pays et cette ville au profit et à l'honneur de la chrétienté, et afin que le saint sacrifice de ton corps y soit célébré ainsi qu'il l'était autrefois. » Et Dieu entendit sa prière, ainsi que vous le verrez plus tard.

XVII.

En ayant fini de la sorte avec ses deux frères, don Sanche résolut de s'emparer de l'héritage de ses sœurs, afin de réunir en ses mains tout ce qu'avait possédé le roi Ferdinand le Grand. Après donc s'être emparé de Toro, et en avoir dépouillé sa sœur Elvire, il alla avec son armée camper devant Zamora la bien gardée, où sa sœur Urraque s'était renfermée avec ses chevaliers et ses hommes d'armes. Or, Zamora était une ville très-forte, entourée de grosses tours et de murs épais assis sur des rochers, et défendue par le Douro, qui baignait ses pieds. Le roi donc, ayant fait le tour de la ville à cheval, dit à ses chevaliers : « Vous voyez comment cette ville est fortifiée, et si bien que ni Mores ni chrétiens, si grand que fût leur nombre, ne pourraient parvenir à la prendre. Si je pouvais l'obtenir de ma sœur, soit pour argent, soit par échange, je m'estimerais alors vrai roi de l'Espagne. » Puis, s'adressant au Cid, il lui dit : « Cid, jamais vassal n'a servi son seigneur mieux que vous n'avez fait, et aussi, vous ai-je montré plus de faveur qu'à personne. Je vous ai donné la première place dans ma maison, et autant de terres qu'en renferme un grand comté. Or, maintenant

j'attends de vous que vous alliez trouver ma sœur Urraque, et que vous lui disiez que je la prie de me rendre sa ville, soit pour une somme d'argent, soit par voie d'échange; et, en place, je lui donnerai Medina de Rio Seco, avec tout l'Infantazgo, et de plus Villalpando et son territoire; ou Valladolid la riche, ou Tiedra qui est un bon château; et je ferai le serment d'en garder le traité à jamais, et avec moi le feront douze chevaliers mes vassaux. Mais, si elle refuse mes offres, je m'emparerai de sa ville par force. »

Mon Cid répondit : « Ce message devrait être porté par un autre que moi, car j'ai été élevé à Zamora dans la maison de don Arias Gonzale avec ses enfants et avec votre sœur Urraque, et il n'est pas convenable que je lui fasse cette peine. » Mais le roi persista dans sa demande, et il fallut que le Cid se soumît à sa volonté.

XVIII.

Ayant donc pris avec lui quinze de ses chevaliers, il entra dans Zamora, et ayant été reçu par doña Urraque, il lui dit :

« Le roi don Sanche m'envoie vous dire que vous lui rendiez la ville de Zamora, soit pour une somme d'argent, soit pour échange; et en place il vous

donnera Medina de Rio Seco, avec tout l'Infantazgo, et de plus Villalpando et son territoire; ou Valladolid la riche, ou Tiedra qui est un bon château; et il fera le serment de garder ce traité à jamais, et avec lui le feront douze chevaliers ses vassaux. Mais, si vous refusez ses offres, il s'emparera de votre ville par force. »

Quand l'infante l'eut entendu, elle tomba dans une grande affliction, et versant beaucoup de larmes : « Malheur à moi! s'écria-t-elle; depuis la mort de mon père, les mauvaises nouvelles succèdent aux mauvaises nouvelles, et viennent me frapper sans trêve. Mon plus jeune frère a été dépossédé le premier par don Sanche, et maintenant il le tient en prison comme un voleur ou un infidèle; puis il a dépouillé mon frère Alfonse de ses royaumes, et l'a forcé à aller comme un traître chercher un refuge chez les Mores. De ce non content, il a pris les États de ma sœur Elvire, et il voudrait enfin, à moi, m'enlever Zamora. Ah! je ne suis qu'une femme, et je ne puis ni me servir de l'épée, ni brandir la lance contre lui; mais puisqu'il agit ainsi, je le ferai tuer, soit par ruse, soit à force ouverte. Et toi, Rodrigue, était-ce à toi de m'apporter cette affliction, toi qui fus élevé avec moi dans cette ville, dans la maison d'Arias Gonzale? Ne te souvient-il plus du temps passé, et de Coïmbre, où je t'armai chevalier sur l'autel de Saint-Jacques, lors-

que mon père te donna les armes, que ma mère te donna le cheval, et que je te chaussai l'éperon d'or, comme au plus honoré chevalier qui fût? »

XIX.

Alors Arias Gonzale se leva et dit : « Ne pleurez pas, madame, car ce n'est pas le moment de perdre du temps en lamentations, mais bien celui de penser à ce qu'il nous faut faire. Maintenant donc, assemblez les habitants de Zamora, et sachez d'eux s'ils veulent se soumettre au roi votre frère; car, en ce cas, nous irions à Tolède parmi les Mores retrouver le roi Alfonse. Si, au contraire, ils veulent tenir pour vous, et défendre la ville, ne la cédez ni pour argent ni pour échange; car avant qu'elle vous soit prise, nous mourrons tous pour vous, ainsi que le doivent faire de bons vassaux. »

Cet avis plut à l'infante, et ayant convoqué les hommes de Zamora dans l'église du Saint-Sauveur, elle leur dit : « Mes bons amis et vassaux, vous savez comment mon frère don Sanche a privé ses frères de leur héritage, contrairement à son serment, et aux volontés du roi notre père; et maintenant il me somme de lui rendre Zamora, soit pour argent, soit par échange, en me déclarant que, si je n'y consens, il s'en emparera par force.

Or, j'ai voulu vous demander conseil, et savoir si vous voulez tenir pour moi comme de bons et loyaux vassaux, auquel cas, avec l'aide de Dieu et le vôtre, je compte garder cette ville et la défendre. »

Alors, et par le commandement de l'assemblée, se leva un vieux chevalier fort considéré et parlant bien, nommé don Nuño, et il dit : « Dieu vous récompense, madame, de nous avoir consultés comme vous venez de le faire, car nous sommes vos vassaux pour obéir à vos ordres. Nous vous supplions, quoi que l'on vous offre en échange, de ne pas livrer Zamora, car celui qui vous assiége sur le rocher ne vous laisserait pas en paix dans la plaine. Quant à nous, nous ne vous abandonnerons pas, quoi qu'il puisse arriver, et nous vous serons fidèles jusqu'à la mort. » Et l'assemblée tout entière approuva ce que don Nuño avait dit. Ses paroles plurent aussi à doña Urraque, et elle lui donna de grands éloges; et le Cid retourna avec cette réponse vers le roi.

XX.

Quand le roi l'eut entendue, il entra dans une grande colère : « C'est vous sûrement, dit-il au Cid, qui avez donné ce conseil à ma sœur, parce que vous avez été élevé avec elle. » Mais Rodri-

gue lui répondit : « J'ai fait fidèlement votre message, et comme un bon vassal ; mais maintenant, ô roi, je vous supplie de ne pas persister à commettre cette injustice, et je vous déclare que je ne porterai pas les armes contre l'infante votre sœur, ni contre Zamora, à cause du souvenir des jours passés. » A ces mots, la colère du roi éclata avec plus de fureur, et il ordonna avec menaces au Cid de quitter ses royaumes dans neuf jours. Le Cid alors rassemblant ses hommes, et ses parents et amis, tous gens éprouvés dans la guerre, au nombre de douze cents, prit avec eux le chemin de Tolède. Mais les comtes et les riches hommes remontrèrent à don Sanche combien il serait imprudent de perdre un vassal si vaillant, et qui lui avait rendu de si grands services. Et le roi vit qu'ils avaient raison, et ayant fait venir don Diègue Ordoñez de Lara, le fils du comte Bermude, il lui ordonna de rejoindre Rodrigue, de l'assurer de sa faveur et de son amitié, et de le prier de revenir au camp. Don Diègue ayant atteint le Cid entre Castro Nuño et Medina del Campo fit le message du roi, et pria Rodrigue d'oublier les paroles qui avaient été prononcées, car ce n'était pas le roi qui les avait dites, mais sa colère. Sur cette assurance, et après avoir consulté ses amis, le Cid consentit à revenir à Zamora. Et lorsqu'il était près d'y arriver, le roi vint à sa rencontre suivi de cinq cents chevaliers

pour le recevoir, et lui faire honneur; et ce fut une grande joie dans l'armée. Néanmoins Rodrigue persista à ne pas porter les armes contre l'infante, ni contre la ville de Zamora, à cause du souvenir des jours passés.

XXI.

Cependant, don Sanche ayant vu que Zamora ne pouvait pas être emportée de vive force, voulut la prendre par famine, et il la fit entourer de tous côtés, de façon qu'aucun approvisionnement ne pouvait y pénétrer. La faim ne tarda pas, en effet, à s'y faire sentir, et les Zamorans se trouvèrent réduits aux plus cruelles extrémités. On était dans cette situation, et sur le point de se rendre, lorsqu'un chevalier nommé Vellido Dolfos alla trouver doña Urraque, et lui promit de faire lever le siége, sans s'expliquer sur le moyen qu'il entendait employer. L'infante l'ayant assuré de sa protection s'il lui rendait un si grand service, il s'entendit avec le gardien d'une des portes, puis il monta à cheval, et s'étant rendu à la demeure d'Arias Gonzale, il cria le plus haut qu'il put : « Don Arias Gonzale, nous savons pourquoi vous ne voulez pas laisser l'infante céder Zamora à son frère; c'est parce que vous agissez avec elle comme avec une prostituée, déloyal et

mauvais traître que vous êtes. » En entendant ces injures, les fils d'Arias Gonzale s'armèrent et coururent en toute hâte après Vellido ; mais celui-ci, s'échappant par la porte que le gardien avait eu soin de laisser ouverte, s'enfuit au camp de don Sanche.

Et il dit au roi : « Parce que j'ai été d'avis dans le conseil de Zamora de vous rendre la ville, les fils d'Arias Gonzale ont voulu me faire périr, et ils m'ont poursuivi jusqu'aux limites de votre camp, ainsi que vous l'avez vu. C'est pourquoi je viens vous demander votre protection, et je me fais fort de vous rendre maître de Zamora d'ici à peu de jours, car je connais un passage par lequel il est facile de s'y introduire. » Et le roi crut à ses paroles, et lui fit beaucoup d'amitiés ; toute la nuit ils causèrent familièrement ensemble sur les moyens de s'emparer de la ville, et déjà dans sa pensée don Sanche s'en regardait comme le maître ; mais Dieu, qui souffle sur les projets des hommes, ne permit pas l'accomplissement de celui-ci.

XXII.

Le lendemain au matin, Arias Gonzale, le loyal vieillard, étant monté sur les remparts, cria de façon à être entendu des soldats de don Sanche :

« Roi don Sanche, je t'avertis que de cette ville est sorti Vellido Dolfos. C'est un traître, fils et petit-fils de traîtres ; prends donc garde à toi, car si par aventure il t'arrivait malheur, il ne faut pas qu'on puisse nous l'imputer. » Mais Vellido persuada au roi qu'Arias avait parlé ainsi par ruse, et pour lui faire perdre sa confiance; et il feignit de vouloir quitter l'armée à cause de ce qui avait été dit. Mais le roi le retint, et lui dit de ne pas prendre de chagrin, car il n'en croyait pas ses ennemis; et il l'assura qu'il le tenait pour bon serviteur, et que lorsqu'il serait maître de Zamora, il lui en donnerait le gouvernement.

Et le roi ayant alors voulu reconnaître la poterne par laquelle Vellido lui avait promis de l'introduire dans la ville, ils montèrent à cheval, et y allèrent ensemble, et sans être accompagnés. Après qu'ils eurent fait le tour de l'enceinte, le roi sentant le besoin de descendre, remit dans les mains de Vellido l'épieu de chasse qu'il avait coutume de porter, pour qu'il le lui tînt un instant. Mais celui-ci, profitant du moment où don Sanche était ainsi sans défense, et lui tournait le dos, lui lança l'arme entre les deux épaules, et si violemment, qu'elle le transperça d'outre en outre. Puis, il s'enfuit de toute la vitesse de son cheval, se dirigeant vers la ville. Or, il arriva que le Cid n'était pas éloigné; et le voyant courir ainsi, il soupçonna qu'il avait com-

mis quelque trahison. Il se jeta donc sur son cheval, et le poursuivit. Mais Vellido avait une grande avance, et, dans sa précipitation, le Cid n'avait point pris le soin d'attacher ses éperons. Aussi, le traître entra dans la ville avant qu'il eût pu le rejoindre ; et Rodrigue s'écriait dans sa colère : « Maudit soit le chevalier qui chevauche sans éperons, car sans cela, le méchant ne m'eût point échappé. »

Pendant ce temps, les Castillans avaient relevé leur roi, et le comte don Garcia de Cabra lui dit de penser à son âme, car c'en était fait de son corps, et il n'y avait plus d'espoir pour lui. Lors, don Sanche le remercia, et se confessa ; et après avoir demandé à tous les assistants de prier pour lui, il rendit son âme à Dieu.

XXIII.

Lorsque le roi fut mort, les bourgeois, qui avaient quitté leurs foyers pour suivre sa bannière, se dispersèrent aussitôt, pour retourner chacun chez soi ; mais les nobles ne voulurent pas s'éloigner, avant d'avoir tiré vengeance de la trahison qui avait été commise. Et s'étant assemblés, le Cid ouvrit l'avis de désigner un chevalier qui porterait le défi à Zamora. Le conseil fut trouvé bon ; mais personne ne se présentait, car on craignait Arias

Gonzale et ses quatre fils renommés pour leur vaillance ; et tous regardaient Rodrigue pour voir s'il entreprendrait ce combat.

Mais il leur dit : « Vous savez que je ne puis pas combattre dans cette querelle, car j'ai juré de ne pas porter les armes contre Zamora. Mais je vous donnerai un chevalier qui soutiendra la cause de la Castille, et un chevalier tel, que lui étant dans la lice, on ne s'apercevra pas que je fasse faute. »

Alors se lève don Diègue Ordoñez, qui se tenait aux pieds du corps du roi. C'est le meilleur Castillan qui soit, et la fleur du nom de Lara.

« Puisqu'il a plu au Cid, dit-il avec colère, de jurer ce qu'il ne devait pas jurer, pas n'est besoin qu'il désigne le champion de cette cause ; car tout vaillant qu'il est, et quoique je le tienne pour excellent chevalier, il y en a d'autres qui le valent. Et, si vous le voulez, je m'offre pour soutenir ce défi, et j'y risquerai ma vie volontiers, comme tout bon gentilhomme doit le faire dans la cause de son roi. »

XXIV.

Cette proposition ayant été approuvée de tous, don Diègue alla à son logis, et s'arma. Puis, étant monté à cheval, il se dirigea vers Zamora ; et lorsqu'il fut au pied des murailles, il demanda à parler

à Arias Gonzale. Et lorsque celui-ci fut venu, il lui dit : « Les Castillans ont perdu leur roi, assassiné traîtreusement par Vellido, auquel vous avez donné asile dans les murs de cette ville. Or, je dis que celui-là est un traître qui donne asile à un traître, et, en conséquence, je vous défie tous tant que vous êtes, et je combattrai contre cinq d'entre vous l'un après l'autre, suivant la loi et la coutume. »

Arias ayant alors assemblé tous les hommes de Zamora, leur parla ainsi : « Si parmi vous il y a quelqu'un qui ait eu part à cette trahison, qu'il le dise; car plutôt que d'être vaincu dans ce combat et tenu pour traître, j'aimerais mieux m'exiler à tout jamais chez les Mores, moi et mes enfants. » Et tous ayant affirmé avoir été étrangers à ce meurtre, et qu'aucun d'eux ne l'avait connu, ou n'y avait consenti, Arias déclara que ses quatre fils et lui soutiendraient l'honneur de la ville contre le champion castillan, et qu'ils laveraient dans le sang de don Diègue la tache faite par lui à la gloire de Zamora.

XXV.

Or, à cette occasion, fut armé chevalier Pèdre Arias, le plus jeune fils d'Arias Gonzale. Son père est le parrain d'armes, l'infante Urraque est la

marraine, et c'est l'évêque de Zamora qui chante la messe. Sur une table sont les armes du nouveau chevalier, neuves et reluisantes au soleil comme des miroirs, et si belles que les cœurs se sentent plus vaillants à les voir. L'une après l'autre, chaque pièce de cette armure est bénite par l'évêque; et il en arme le jeune homme, et il pose sur sa tête le casque resplendissant, et couvert de plumes blanches. Le parrain tire alors l'épée, et après lui en avoir donné un coup suivant l'usage, lui dit : « Tu es chevalier, mon fils, et gentilhomme de noble race, élevé dès ta plus tendre enfance dans le respect de tout ce qui est bon et noble. Or, je prie Dieu qu'il te rende tel que je le désire, c'est-à-dire patient dans les travaux, intrépide dans les combats, et de tes amis et de tes hommes l'espoir et l'appui. Méprise les traîtres, et ne trompe personne. Frappe sans relâche sur l'ennemi tant qu'il est debout, mais aie pitié de l'adversaire faible ou renversé. Enfin, aie fidèlement en garde l'honneur de Zamora, car celui-là n'est pas bon chevalier qui ne défend pas l'honneur de son pays. » Pèdre Arias fait alors serment sur le livre saint; son père lui donne le baiser de paix et lui attache au bras le lourd bouclier; et doña Urraque lui ceint l'épée au côté gauche.

XXVI.

Au jour fixé, Arias Gonzale sort de la ville avec ses fils pour aller à la rencontre de Diègue Ordoñez qui déjà l'attend dans la lice ; et il veut être le premier à combattre, parce qu'il n'a été pour rien dans la mort de don Sanche. Mais l'infante l'attend à la porte, et tout en pleurs, elle l'arrête, et lui dit : « Au nom de Dieu, comte Arias Gonzale, je vous supplie de renoncer à ce combat, car vous êtes fatigué par l'âge, et votre bras n'a plus la vigueur qu'il avait autrefois. Rappelez-vous que le roi Ferdinand mon père me confia à vous, et que vous fîtes en ses mains le serment de ne pas m'abandonner ; et maintenant, vous manquez à votre parole, et vous me laissez sans appui. » Et en disant cela, elle s'attachait à lui et ne voulait pas le laisser partir.

Et comme le comte résistait aux prières de l'infante, les chevaliers qui l'entouraient se joignirent à elle, et le supplièrent de désigner l'un d'entre eux pour ce combat. Arias Gonzale, cédant alors à leurs instances, appela son fils bien-aimé, Pèdre Arias, jeune encore d'années, mais plein de valeur et désireux de s'illustrer ; et après lui avoir donné sa bénédiction, il lui dit d'aller combattre contre don Diègue Ordoñez.

Et lorsqu'il fut arrivé dans la lice, Pèdre Arias s'adressant courtoisement à son adversaire, lui dit : « Je suis venu ici, brave don Diègue, pour laver Zamora de l'accusation dont on l'a chargée. » Mais l'orgueilleux don Diègue lui répondit : « Vous êtes tous des traîtres, et je vous le prouverai. » Puis, il planta en terre cinq bâtons, nombre correspondant à celui des adversaires qu'il comptait abattre, et il dit : « Chaque fois qu'il y en aura un de mort, j'arracherai un de ces bâtons. » Alors, et le soleil leur ayant été partagé, ils se précipitèrent l'un contre l'autre avec une si grande violence que leurs lances se brisèrent. Le combat continua à l'épée, et don Diègue en frappa un coup sur la tête de son adversaire avec une vigueur telle qu'il lui fendit le casque, et qu'il lui fit une terrible blessure. Pèdre Arias alors, tout blessé qu'il était, rassemblant ce qui lui restait de vie, saisit son épée à deux mains, et marchant fièrement sur don Diègue, la déchargea sur lui de toutes ses forces; mais le sang qui coulait de sa blessure lui avait obscurci la vue, et il n'atteignit que le cheval de son ennemi, après quoi, il tomba mort. Don Diègue arracha alors un des piquets qu'il avait plantés en terre, et il cria au vieil Arias : « Envoie un autre fils, Arias, car celui-là a son compte. »

XXVII.

Arias Gonzalc appelle alors son second fils, dont le nom était Diègue Arias, et il lui dit : « Monte à cheval, mon fils, et va venger la mort de ton frère; » et il le bénit.

Or Diègue Ordoñez était revenu dans la lice, monté sur un autre cheval, et revêtu d'armes neuves en place de celles qui avaient été froissées dans le premier combat, et après avoir bu un peu de vin, et mangé trois tranches de pain suivant son droit. Les juges prirent alors les rênes des deux champions, et les ayant conduits à leurs places, ils donnèrent le signal. Et ils combattirent vaillamment; mais un accident ayant fait perdre à Diègue Arias une pièce de son armure, son adversaire l'atteignit près du cœur, et il le tua comme il avait fait le premier. Puis, arrachant encore un des bâtons qu'il avait piqués en terre, il cria : « Au tour du troisième, don Arias, car le second est dépêché.

— Il y va, don Diègue, il y va, » s'écrie alors Rodrigue Arias, le troisième fils; et il dit à son père : « Mon père, le cœur me brûle, et je veux aller combattre. » Le vieillard alors, surmontant sa douleur et ses craintes, envoie son troisième fils au

combat, après lui avoir donné, comme aux autres, sa bénédiction. Et il entra dans la lice où Diègue Ordoñez l'attendait après avoir changé de cheval et d'armes, et après avoir, comme la première fois, avalé un peu de vin, et mangé trois tranches de pain, suivant le droit. Au signal donné, ils se précipitèrent l'un sur l'autre, et combattirent longtemps avec acharnement; car Rodrigue Arias était un très-vaillant chevalier, et habitué à remporter la victoire dans les tournois. Et tous deux étaient déjà blessés grièvement, lorsque Diègue Ordoñez, frappant son ennemi à la tête, le blesse à mort. Mais avant de tomber, Rodrigue Arias répondait par un coup qui atteignait le cheval de don Diègue, de sorte que le cheval, devenu furieux, emporta le cavalier hors de la lice.

Don Diègue voulut revenir combattre avec les deux autres champions; mais les juges du camp, parmi lesquels était le Cid, qui avait blâmé la jactance arrogante de Diègue durant ce combat, ne le permirent pas, parce qu'il avait été entraîné hors des barrières; et ainsi finit ce duel, sans qu'il eût été décidé quel était le vainqueur. Néanmoins, et quoique aucun arrêt n'eût été rendu sur ce point, il ne resta pas de tache sur l'honneur de Zamora.

XXVIII.

Pendant ce temps, Alfonse avait été averti par sa sœur Urraque de la mort du roi don Sanche, et il se hâta de revenir pour faire valoir ses droits. La Galice et Léon se soumirent à lui sans difficulté; mais les Castillans convinrent entre eux qu'il fallait qu'il se purgeât par serment de toute complicité dans le meurtre de son frère, et que douze de ses chevaliers fissent le même serment avec lui. Et comme personne n'osait s'exposer à la haine d'Alfonse en lui demandant ce serment, ce fut Rodrigue de Bivar qui s'en chargea.

Donc, et au jour fixé, dans l'église de Sainte-Agathe de Burgos, se rendirent le roi et tous ses chevaliers, et les infantes doña Urraque et doña Elvire. Et le roi s'étant avancé sur une haute estrade, afin que le peuple pût le voir, mon Cid prit le livre des Évangiles, et le plaça sur l'autel; et le roi mit ses mains sur le livre, et le Cid lui dit: « Roi don Alfonse, et vous, nobles hommes, vous venez pour jurer que vous n'avez été pour rien en la mort du roi don Sanche, que vous n'y avez pas consenti, et que vous ne l'avez pas connue; or, dites si vous voulez en faire le serment. »

Le roi et ses gentilshommes répondirent : « Oui, nous le jurons. »

Mais mon Cid Ruy Diaz dit alors : « Si vous n'avez point dit la vérité, et si vous avez commandé ce meurtre, ou si seulement vous l'avez connu, puissiez-vous, comme votre frère, périr de male mort par la main d'un traître, et que ce soient des vilains qui vous tuent, et non des gentilshommes; qu'ils vous frappent avec des couteaux de montagne, et non avec des lances ou des épées; et qu'ils vous arrachent le cœur! »

Et le roi et ses douze chevaliers dirent : *Amen!*

Lors, le Cid répète une seconde fois la formule du serment; et le roi et ses douze chevaliers répondent *amen* une seconde fois. Mais la voix du roi s'est altérée, et il a changé de couleur; car il est irrité de l'insistance du Cid.

Le Cid cependant répète le serment une troisième fois; et une troisième fois le roi et ses hommes répondent *amen*. Mais alors le roi entra dans une grande colère contre le Cid, et il lui dit : « Vous me pressez beaucoup, Rodrigue, et cependant si vous me faites prêter serment aujourd'hui, souvenez-vous que demain vous aurez à me baiser la main. » Et depuis lors le roi Alfonse en voulut toujours au Cid.

XXIX.

Quelque temps après, des difficultés s'étant élevées entre la Navarre et la Castille, au sujet de la propriété du château de Pazluengas et de deux autres châteaux, il fut convenu qu'un combat singulier en déciderait. Et mon Cid Campeador ayant été choisi par don Alfonse, vainquit en champ clos Ximen Garcia de Torellas, chevalier navarrais de grand renom. Dans un autre combat du même genre, il défit aussi à Medina Celi un More célèbre par sa bravoure, nommé Fariz, et il le tua.

Une guerre s'étant ensuite élevée entre les Mores de Séville et ceux de Grenade, le roi de Grenade appela à son aide plusieurs comtes et riches hommes de Castille, parmi lesquels étaient le comte don Garcie Ordoñez, Fortun Sanchez et Lope Sanchez, son frère, et Diègue Perez, l'un des meilleurs chevaliers qu'il y eût en Espagne. Or, quand le Cid eut appris cela, il leur envoya dire de ne pas marcher contre le roi de Séville, et de ne pas ravager son territoire, car Aben-Abed était vassal et allié du roi Alfonse. Mais le roi de Grenade et les riches hommes castillans se moquèrent de ce que le Cid leur disait, et ils entrèrent dans le royaume de Séville, brûlant et ravageant tout le pays.

En apprenant ces choses, et que l'on n'avait tenu aucun compte de son message, mon Cid entra dans une grande colère ; et ayant rassemblé ses hommes, il marcha à la rencontre des ennemis, et se jeta sur eux à Cabra. Le combat dura depuis la troisième jusqu'à la sixième heure du jour ; mais enfin l'armée de Grenade fut vaincue, et mise dans une complète déroute ; et parmi les prisonniers se trouvèrent le comte Garcie Ordoñez, Lope Sanchez, Diègue Perez et beaucoup d'autres chevaliers. Mon Cid leur rendit la liberté ; mais il garda le butin, qui était considérable, et auquel la reconnaissance du roi de Séville ajouta de riches présents. Cette affaire fut glorieuse pour Rodrigue, mais elle lui suscita des ennemis puissants à la cour d'Alfonse ; car plusieurs des comtes et des riches hommes qu'il avait vaincus ne lui pardonnèrent pas leur défaite.

XXX.

Après cela, le roi Alfonse assembla une grande armée pour marcher contre les Mores ; mais le Cid ne put pas l'accompagner, parce qu'il était tombé malade. Or, pendant que le roi était en Andalousie, les Mores s'assemblant en grand nombre du côté opposé[1], firent irruption dans la Castille et causèrent de grands ravages. Alors, mon Cid ras-

sembla toutes les forces qu'il put réunir, et marcha contre eux; et comme ils n'osèrent pas l'attendre, il les poursuivit de place en place jusqu'à Tolède, en tuant et en prenant un grand nombre, et faisant de grands dégâts sur son passage. Mais le roi de Tolède se plaignit à Alfonse du mal que le Cid avait fait dans son royaume, sans avoir égard aux traités; alors les riches hommes qui étaient jaloux de Rodrigue, profitèrent de cette circonstance pour le brouiller avec le roi; et ils dirent qu'en poursuivant ainsi les Mores, il avait voulu susciter la guerre entre le roi de Tolède et Alfonse, ce qui aurait mis l'armée castillane dans un grand péril à son retour d'Andalousie. Et le roi les crut, car il avait gardé dans son cœur le ressentiment de ce qui s'était passé entre le Cid et lui à Sainte-Agathe de Burgos, lors du serment prêté à l'occasion de la mort du roi don Sanche.

Il fit donc appeler Rodrigue, et celui-ci vint à sa rencontre entre Burgos et Bivar, où le roi se trouvait alors. Et Rodrigue ayant voulu baiser la main d'Alfonse, celui-ci la retira avec colère, et lui ordonna de quitter ses terres, car il le tenait pour mauvais vassal, et ne le voulait plus voir. Lors, Rodrigue ayant donné de l'éperon à sa monture pour la faire passer dans une pièce de terre qui était tout près, et qui faisait partie de l'héritage de ses ancêtres, répondit au roi : « Je ne suis pas

dans votre terre, mais dans la mienne. » Mais le roi, furieux, lui ordonna de quitter ses royaumes dans neuf jours. Et comme le Cid réclamait un délai de trente jours, conformément au droit et à la coutume, le roi s'emporta, et le menaça de toute sa puissance, s'il ne lui obéissait pas sans délai. Et ainsi se séparèrent mon Cid Ruy Diaz et le roi Alfonse; les comtes et les riches hommes se réjouissant de ce qui venait de se passer, tandis que tout le peuple du pays était dans la tristesse, et blâmait l'injustice du roi d'avoir banni un si bon vassal et un si vaillant chevalier.

XXXI.

Rodrigue rassemblant alors ses parents, ses amis et ses vassaux, leur fit part de ce que le roi avait ordonné. Lors, Alvar Fañez Minaya, qui était cousin germain de Rodrigue, s'avança, et dit : « Cid, tous nous marcherons avec vous, tous nous vous suivrons à travers quelque pays que ce soit, ami ou ennemi, riche ou pauvre, désert ou peuplé ; et à votre service nous mettrons tout ce que nous possédons, comme de loyaux amis et vassaux. » Et tous ayant confirmé ce qu'Alvar Fañez avait dit, le Cid les remercia : « Et s'il plaît à Dieu, leur dit-il, peut-être viendra-t-il un jour, où je pourrai vous

récompenser dignement. » Et comme il était sur le point de partir, il jeta un regard sur Bivar, et voyant sa maison, qu'il laissait déserte, les larmes lui vinrent aux yeux, et il dit : « Mes ennemis ont fait ceci; mais Dieu soit loué dans toutes choses! » Puis, s'agenouillant, il pria la sainte vierge Marie et les saints d'intercéder pour lui auprès de Dieu, afin qu'il lui donnât la force de vaincre les infidèles, et qu'il lui donnât assez de richesses pour qu'il pût récompenser les amis qui le suivaient dans son exil; et appelant ensuite Alvar Fañez, il lui dit : « Cousin, les pauvres n'ont pas de part à l'injustice que le roi nous a faite; ayez donc soin qu'il ne leur soit causé aucun tort sur notre route. » Et il demanda son cheval, et partit.

XXXII.

Mon Cid Ruy Diaz entra alors dans Burgos, et soixante bannières flottaient derrière lui. Et les habitants de Burgos se pressaient aux fenêtres pour le voir, et ils s'écriaient : « O Dieu! quel bon vassal, si seulement il avait un bon seigneur! » Et volontiers chacun l'aurait engagé à venir dans sa maison; mais aucun n'osait le faire parce que le roi Alfonse a envoyé des lettres à Burgos par lesquelles il est défendu de donner asile au Cid sous peine de

perdre tous ses biens, et de plus, les yeux de la tête. Grande est leur affliction à cause de ces ordres, mais plus grande est leur crainte; et lorsque le Cid vient près d'eux, ils détournent la tête parce qu'ils n'osent pas lui parler.

Mon Cid arriva alors à son hôtel, et il le trouva fermé par la crainte du roi Alfonse. Ses gens appellent, mais ceux du dedans ne répondent pas. Alors Rodrigue approcha, ôta un pied de l'étrier et en frappa la porte avec force; mais elle ne s'ouvrit pas, car elle était solidement verrouillée. Alors une petite fille de neuf ans sortit de l'une des maisons voisines, et lui dit: « Campeador, bénie soit l'heure où vous avez été armé chevalier! Nous n'osons pas vous ouvrir nos portes, parce que le roi nous a défendu de vous recevoir, sous peine de perdre nos maisons, et tous nos biens, et les yeux de notre tête. Cid, vous ne voudriez pas notre perte, et cela ne vous servirait de rien; mais nous prions Dieu qu'il vous protége, et puissent tous ses saints être avec vous! » Et ayant ainsi parlé, l'enfant rentra dans la maison. Mon Cid alors voyant que personne ne lui donnerait l'abri de son toit, sortit de la ville, et alla planter sa tente en dehors, près d'Arlanzon.

XXXIII.

Or, le roi avait aussi donné des ordres pour qu'aucune provision ne fût fournie au Cid et à ses hommes, de sorte qu'ils ne trouvaient rien à acheter. Mais Martin Antolinez de Burgos, qui était neveu du Cid par son frère naturel, Ferrando Diaz, leur fournit du pain et du vin en abondance. « Campeador, dit-il, je sais que j'encours, en faisant ceci, le déplaisir du roi; mais un peu plus tôt ou un peu plus tard, vous rentrerez en grâce, et vos amis y rentreront avec vous : peu m'importe d'ailleurs, car je me soucie comme d'une figue de tout ce que je laisse derrière moi. » Alors le Cid lui dit : « Martin Antolinez, vous êtes un brave homme d'armes; et, si je vis, je doublerai votre paye; mais, quant à présent, vous savez que je n'ai rien, car j'ai dépensé une grande partie de mon avoir dans les guerres; et cependant il faut que je pourvoie aux besoins des compagnons qui m'ont suivi. Or, voici deux coffres couverts de cuir rouge et or, avec des clous dorés, garnis de bandes de fer sur les côtés, et fermés chacun de trois serrures; je vais les remplir de sable, et vous irez trouver en secret les juifs Rachel et Vidas, et vous leur direz que je veux leur laisser mes trésors, à la condition qu'ils me prêtent sur ce gage

l'argent dont j'ai besoin. Dieu sait que je fais ceci contre mon gré, et contraint par la nécessité; mais, avec l'aide de Dieu, j'espère que je rachèterai tout. »

XXXIV.

Or, Rachel et Vidas étaient de riches juifs, auxquels le Cid avait coutume de vendre le butin qu'il faisait dans ses guerres. Martín Antolinez alla donc les trouver, et il leur dit : « Promettez-moi que vous ne parlerez de ceci ni à More ni à chrétien ; car je vais faire votre fortune, et vous rendre riches à jamais. Le Campeador a reçu les tributs des rois ses vassaux, et il s'est emparé de grandes richesses dans ses dernières aventures, de sorte qu'il a deux coffres tout remplis d'or. Or, vous savez que le roi est en colère contre lui ; et, ne pouvant pas emporter ses trésors sans être vu, il veut les déposer en vos mains, et, sur ce gage, vous lui prêterez l'argent dont il a besoin ; et vous jurerez sur votre foi de ne pas ouvrir les coffres jusqu'à ce qu'une année soit expirée, car le Cid veut se réserver ce délai pour les racheter. » Et les juifs répondirent : « Nous savions bien qu'il avait fait un grand butin dans le pays des Mores ; mais celui qui a des trésors ne dort pas tranquille, et le Cid a raison de vouloir mettre les siens en sûreté. Nous prendrons donc

ces coffres ainsi qu'il le demande, et nous les mettrons en tel lieu qu'ils ne seront connus de personne. Mais dites-nous quelle est la somme dont le Cid a besoin? » Et, en homme prudent, Martin Antolinez répondit : « Il ne veut que peu de chose; mais des hommes d'armes viennent de tous les points pour guerroyer sous sa bannière, et il lui faut six cents marcs pour y pourvoir. « Les juifs répondirent qu'ils les avanceraient; et Martin Antolinez leur dit alors : « Et ne me ferez-vous pas un cadeau, à moi, qui vous ai procuré cette bonne fortune? » Et les juifs lui donnèrent trente marcs. Martin les remercia, et s'en alla tout joyeux d'avoir si bien réussi pour le Campeador et pour lui.

XXXV.

Le Cid se rendit alors de grand matin au monastère de Saint-Pierre de Cardeña, où étaient doña Chimène et ses deux filles. Or, l'abbé achevait les matines, et doña Chimène et cinq de ses dames, toutes de noble race, étaient avec lui, priant Dieu et saint Pierre de venir en aide à Rodrigue. Et quand il appela à la porte, et que l'on reconnut sa voix, ils allèrent tous à sa rencontre avec des flambeaux et des torches, et l'abbé remercia Dieu de lui avoir accordé de contempler la face de mon Cid. Ro-

drigue raconta alors tout ce qui lui était arrivé, et comment le roi l'avait banni, et il donna à l'abbé cinquante marcs pour lui, et cent pour Chimène et ses enfants. « Abbé, lui dit-il, je recommande à vos soins mes deux petites filles, ma femme, et les dames qui sont avec elles. Quand cette somme que je vous donne pour elles sera épuisée, ne craignez pas d'y suppléer de votre avoir; car, pour chaque marc dépensé par vous, je vous promets d'en rendre quatre à votre couvent. » Et l'abbé promit de grand cœur de faire tout ce que lui demandait le Cid. Alors doña Chimène, portant ses deux petites filles, s'agenouilla devant son mari en pleurant, et elle disait : « Hélas! que deviendrons-nous, maintenant que les méchants l'ont emporté sur vous, et que vous êtes banni du royaume. » Et le Cid prit les enfants dans ses bras, et, les tenant pressés sur son cœur, il pleura, car il les aimait tendrement. « S'il plaît à Dieu et à la Vierge, dit-il, j'espère vivre encore assez pour marier honorablement ces enfants, et pour vous servir fidèlement, mon honorée femme, que j'ai toujours aimée de toute mon âme. »

XXXVI.

Et tout ce jour, le monastère fut en grande fête à cause de l'arrivée du Cid, et les cloches sonnèrent

en son honneur. Et, pendant ce temps, la nouvelle de son bannissement s'étant répandue en Castille, un grand nombre d'hommes d'armes et de chevaliers abandonnèrent leurs demeures pour le venir joindre; et il s'en trouva cent cinquante qui vinrent le chercher à Saint-Pierre. Et quand le Cid vit cette vaillante troupe, il se réjouit dans son cœur, et, les ayant salués courtoisement, il leur dit qu'il les remerciait d'avoir ainsi quitté leurs maisons pour venir à lui, et qu'il espérait pouvoir un jour les en récompenser dignement. Puis, ils firent fête ensemble, et, quand le soir fut venu, le Cid leur distribua tout ce qui lui restait, donnant à chacun suivant son rang et son mérite; et il leur ordonna de se tenir prêts le lendemain matin au premier chant du coq, afin de partir aussitôt après la messe. Car il s'était écoulé déjà six jours du terme que le roi avait fixé; et si, à l'expiration du neuvième jour, il était trouvé sur les terres du royaume, Alfonse avait juré que, ni pour or ni pour argent, il ne pourrait se sauver.

Le lendemain, tous étaient prêts avant que le coq chantât, et l'abbé dit la messe de la Sainte-Trinité; après quoi, ils quittèrent tous l'église pour monter à cheval. Mon Cid embrassa alors tendrement doña Chimène et ses enfants, et la séparation de l'ongle d'avec la chair n'est pas plus douloureuse que ne le fut leur séparation. Et après les

avoir quittés, mon bon Cid regardait à la dérobée derrière lui, et ses yeux roulaient des larmes. Alors Alvar Fañez : « Qu'avez-vous fait de votre courage, Cid? il ne s'agit pas en ce moment de s'attendrir comme une femme, mais bien de penser à ce que nous devons faire, et au lieu où il nous faut aller. Au reste, toute cette tristesse sera bientôt changée en joie. »

XXXVII.

Et cette nuit qui était la septième, le Campeador coucha à Spinar de Can, et le lendemain, il traversa le Douro sur des radeaux. La huitième nuit, ils la passèrent à Figeruela. Et cette nuit, lorsque mon Cid dormait, il vit en songe l'ange Gabriel qui lui dit : « Marche hardiment en avant, et sois sans crainte, car en toutes tes entreprises tu réussiras, et tu seras puissant et honoré. » Le Cid s'étant éveillé fit le signe de la croix, et remercia Dieu; et la joie rentra dans son cœur.

Ils se mirent ensuite en marche, car ils étaient arrivés au neuvième jour ; et ils se dirigèrent vers la Sierra de Miedes. Avant que le jour fût couché, le Cid s'arrêta, et il passa sa troupe en revue. Or, il y avait, sans compter les soldats de pied, trois cents bonnes lances ayant chacune leur pennon. Et

cette nuit même, ils passèrent la Sierra qui était la limite des domaines du roi Alphonse.

XXXVIII.

Donc mon Cid est entré dans le pays des Mores, et ayant eu soin de ne voyager que la nuit, il s'est placé en embuscade sans avoir été aperçu dans le voisinage du château de Castrejon. Le matin venu, les Mores ouvrirent les portes, et allèrent à leur travail, suivant l'habitude; mais le Cid, se jetant sur eux à l'improviste, les poursuivit jusqu'au château, et comme quelques-uns voulaient en défendre l'entrée, il arriva sur eux l'épée haute, et en tua onze de sa main. Il fit ensuite savoir aux Mores des pays voisins qu'ils pouvaient venir en sûreté pour racheter le butin et les prisonniers. Et ils vinrent en effet; et mon Cid eut pour sa part de butin trois mille marcs d'argent; et chacun de ses cavaliers eut cent marcs, et chaque fantassin, cinquante.

XXXIX.

Le Campeador ayant alors rassemblé ses gens, leur dit : « Nous ne pouvons pas demeurer dans ce château; car il y a alliance entre les Mores de ce pays et le roi Alfonse, et ils se réuniraient

contre nous en nombre tel que nous ne pourrions pas leur résister. Si donc vous le voulez, nous irons chercher fortune ailleurs. » Et ils se dirigèrent du côté du royaume de Valence entre Calatayud et Teruel, ramassant un butin considérable partout où ils passaient, et ils vinrent mettre le siége devant Alcocer. Mais le château était très-fort, et mon Cid resta quinze semaines sous ses murs sans pouvoir le prendre. Voyant alors qu'il lui serait impossible de s'en emparer à force ouverte, il fit semblant de lever le siége, et s'en alla avec sa troupe, abandonnant quelques-unes de ses tentes dans son camp. Ce voyant, les Mores se réjouirent, et ils se dirent : « Poursuivons-les, car ils sont chargés de butin, et il ne faut pas que les gens de Teruel en aient l'honneur et le profit. » Et ils sortirent tous, grands et petits, pour poursuivre le Cid et piller son camp, laissant derrière eux les portes de la ville ouvertes. C'était là où mon Cid les attendait; et quand il vit qu'ils avaient laissé une bonne distance entre eux et les portes, il fit retourner sa bannière; et criant ville gagnée, il donna de l'éperon à son cheval, et courut sur les Mores, suivi par tous ses chevaliers la lance en arrêt. Et en peu de temps trois cents Mores furent tués; et mon Cid et Alvar Fañez qui avaient de bons chevaux ayant dépassé les Mores arrivèrent aux portes du château, et s'y tenant l'épée à la main empêchèrent les habitants d'y rentrer.

Un grand nombre furent tués, mais le Cid commanda qu'on épargnât les autres : « Car nous ne gagnerons rien, dit-il, à tuer ces gens-là, tandis qu'en les faisant prisonniers nous les forcerons à nous dire où ils ont caché leurs trésors; et nous nous établirons ici; et ils nous serviront. »

XL.

La nouvelle de ces événements jeta l'alarme chez les Mores, et le roi de Valence donna l'ordre à deux rois mores ses vassaux, de prendre avec eux trois mille cavaliers et tous les hommes des frontières, de s'emparer du Cid, et de le lui amener vivant. Ayant donc rassemblé une nombreuse armée, ils vinrent planter leurs tentes devant Alcocer, et l'entourèrent de tous côtés. Or, au bout de trois semaines, mon Cid voyant qu'il n'avait plus d'eau, et que le pain allait manquer, réunit ses gens et leur dit : « Sous peu de temps il ne nous restera rien à boire ni à manger, et chaque jour nous devenons plus faibles, tandis que chaque jour, au contraire, le nombre de nos ennemis augmente parce qu'ils sont dans leur pays. Mon avis est donc qu'il faut leur livrer bataille au plus tôt; voyez si cela vous convient. » Et Minaya répondit : « Nous sommes en petit nombre, mais braves et de bon

lignage; et, avec l'aide de Dieu, nous battrons ces gens-là demain matin. Mais que ceux qui ont quelque péché sur la conscience s'en confessent et se repentent; car la bataille sera rude. »

XLI.

Et ils employèrent la nuit à se préparer à la bataille. Et le lendemain, au lever du soleil, le Cid confia sa bannière à Pèdre Bermudez en lui recommandant de la porter hardiment comme un brave chevalier qu'il était, mais de ne pas se lancer trop avant sans son ordre; puis, ils sortirent tous d'Alcocer, et mon Cid ordonna à ses hommes de ne pas bouger, jusqu'à ce qu'il en eût donné l'ordre.

Mais, à la vue de l'ennemi, Pèdre Bermudez ne put pas se tenir; et tenant la bannière en sa main, il s'écria : « Dieu vous soit en aide, Campeador, mais je jure Dieu que je vais placer votre bannière au milieu de cette armée, et que les braves me suivent, car là où est la bannière du Cid, là est l'honneur! » Et disant ces mots, il donna de l'éperon et se jeta au milieu des Mores. Le Cid, le voyant ainsi engagé, voulut aller à son secours, et donna l'ordre de l'attaque. Alors, plaçant leurs boucliers devant leurs poitrines, couchant leurs lances en arrêt, et se baissant sur leurs coursiers, ils se précipitent

sur les Mores. Et ils sont au nombre de trois cents chevaliers, et à la première charge chacun d'eux tua son homme : et ils tournèrent bride ensuite pour revenir de la même façon, et trois cents autres Mores furent tués. Et au milieu de la bataille on entendait retentir la voix de mon Cid de Bivar qui criait : « Je suis Ruy Diaz, le Cid de Bivar; frappez-les, chevaliers, frappez-les pour l'amour de Dieu. » Et en ce jour maints boucliers furent percés, maints corselets furent brisés, maints pennons blancs furent tachés de sang, maints coursiers furent laissés sans maîtres[1]. Les Mores et

1. Le récit de cette sortie dans le poëme du Cid mérite d'être offert comme un curieux échantillon de cette Iliade de la fin du XII[e] siècle, ou tout au plus du XIII[e]; c'est, si je ne me trompe, une description colorée, vivante et faisant tableau, aussi digne d'admiration peut-être dans son genre qu'aucune de celles qu'on admire chez des poëtes plus célèbres :

. . . .

« Embrazan los escudos delant los corazones;
Abaxan las lanzas apuestas de los pendones;
Enclinaron las caras de suso de los arzones;
Iban los ferir de fuertes corazones;
A grandes voces lama el que en buen ora nasceo :
« Ferid los, cavalleros, por amor de caridad;
« Yo soy Ruy Diaz el Cid Campeador de Bibar. »
Todos fieren en el haz do esta Pero Bermuez;
Trescientas lanzas son, todas tienen pendones :
Sennos Moros mataron, todos de sennos colpes :
A la tornada que facen, otros tantos son.
Veriedes tantas lanzas premer e alzar :
Tanta adarga a foradar e pasar;
Tanta loriga falsa desmanchar;
Tantos pendones blancos salir bermeios en sangre;
Tantos buenos cavallos sin sos duenos andar, » etc., etc.

leurs rois s'enfuirent jusqu'à Teruel et Calatayud, poursuivis par les hommes du Cid, et il en périt un très-grand nombre. Ce fut un bon jour pour la chrétienté.

XLII.

Alors le Cid, ayant appelé Alvar Fañez, lui dit : « Cousin, vous êtes mon bras droit, et je vous prie de prendre tout ce qu'il vous plaira sur le cinquième de butin qui me revient, car ce ne serait pas trop de vous donner le tout. » Mais Minaya le remercia, et lui dit qu'il ne voulait rien de plus que sa part. Et le Cid ajouta : « Je veux faire sur ces dépouilles des Mores un présent au roi Alfonse. Vous allez donc partir pour la Castille, et prendre les trente meilleurs chevaux que nous ayons enlevés à l'ennemi, tous équipés et enharnachés; et de ma part vous les offrirez au roi, et vous lui baiserez la main, et vous lui raconterez comment nous savons nous frayer un chemin à travers les Mores. Vous prendrez aussi ce sac d'or et d'argent, et vous ferez dire mille messes pour moi dans l'église de Sainte-Marie de Burgos, et vous y suspendrez ces bannières que nous avons prises aux rois mores. Vous irez ensuite à Saint-Pierre de Cardeña pour y voir ma femme et mes

enfants, et vous leur ferez savoir que nos affaires vont bien, et que je leur donnerai richesse et puissance, si seulement Dieu me prête vie. Enfin, vous ferez mes compliments à l'abbé, et vous lui donnerez cinquante marcs; et tout ce qui vous restera d'argent, vous le remettrez à ma femme doña Chimène. »

XLIII.

Alvar Fañez alla donc trouver le roi à Valladolid, et il lui présenta les trente chevaux, bridés, sellés, et harnachés. Et quand le roi les eut vus, il lui dit : « Minaya, de qui me vient ce beau présent? » Et Minaya répondit : « C'est mon Cid Ruy Diaz le Campeador qui vous l'envoie, et il vous baise les mains. Depuis que vous l'avez banni de votre royaume et privé de son héritage, il lui a fallu vivre de son épée, et il a pris aux Mores le château d'Alcocer. Or, deux rois mores sont venus l'y assiéger avec une grande armée, et ils nous ont si bien entourés, qu'au bout de trois semaines, il ne nous restait plus rien à boire ni à manger. Et, ayant mieux aimé mourir sur le champ de bataille en braves gens, que crever comme des lâches derrière des murailles, nous sommes sortis contre eux, et nous les avons battus et mis en

fuite. Et comme nous avons fait de grandes prises, mon Cid, sur sa part de butin, vous a envoyé ces chevaux, comme à son seigneur et roi, dans la grâce duquel il désire être; et je vous le demande pour lui. » Alors le roi Alfonse répondit : « Voilà une demande bien prompte de la part d'un vassal qui a été il y a si peu de temps banni par son seigneur. Il n'est pas séant que la colère d'un roi dure si peu; ainsi donc les choses resteront quant à présent ce qu'elles sont. Néanmoins, et parce que ces chevaux ont été conquis sur les Mores, je les accepte, et je me réjouis que mon Cid ait fait si bonne campagne. Pour vous, Minaya, je vous pardonne, ainsi qu'à tous ceux qui ont suivi le Cid, et je vous rends à tous les terres que vous tenez de moi. Et ceux qui voudront aller guerroyer sous le Campeador, je leur permets de le faire librement, sans crainte d'être inquiétés dans leur personne, ni dans leurs biens. » Alvar Fañez baisa alors la main du roi et le remercia, en lui disant : « Vous faites ceci maintenant; le reste viendra plus tard. »

XLIV.

Les Mores proposèrent alors à mon Cid de leur céder Alcocer pour trois mille marcs d'argent, et il y consentit. Après avoir partagé cette somme, il

leva sa bannière, et alla porter la guerre dans les pays voisins; et il soumit au tribut les villes de Medina, de Daroca, de Molina, de Teruel, et plusieurs autres. Il entra ensuite sur le territoire de Saragosse; mais le roi ayant vu qu'il lui serait profitable de se faire un ami du Cid, s'engagea à lui payer tribut, et le reçut avec honneur. Bientôt après, en effet, le roi more de Denia, s'étant réuni au comte Raymond Béranger de Barcelone contre le roi de Saragosse, mon Cid remporta sur eux une grande victoire, et le comte Raymond fut fait prisonnier. C'est en ce jour que fut gagnée par Rodrigue la bonne épée Colada qui valait plus de mille marcs d'argent.

XLV.

Or, le comte Raymond était affligé de sa défaite; et il ne voulait pas manger, tant sa tristesse était grande d'avoir été vaincu par de tels mal chaussés, comme il appelait les aventuriers du Cid, à cause de l'état où la guerre avait mis leurs vêtements. Mais le Cid lui dit: « Mangez, comte, et consolez-vous; ceci est la chance de la guerre; mangez, et réjouissez-vous, car je veux vous rendre la liberté, à vous et à deux de vos chevaliers, à votre choix. » Et comme le comte le remerciait, le Cid ajouta :

« Quant au butin qui a été fait, je ne puis pas vous le rendre, car il est nôtre par le droit et par la coutume; et nous en avons d'ailleurs besoin, étant des bannis qui vivons à la volonté de Dieu de ce que nous prenons à vous et aux autres à la pointe de notre épée. Mais je vous donnerai à vous et à vos chevaliers de quoi retourner dans votre pays. » Et il leur donna à chacun un manteau fourré, et un bon palefroi richement caparaçonné. Puis il les accompagna un bout de chemin, et leur dit en les quittant : « Allez librement maintenant, et quand il vous plaira de recommencer ce jeu, ce sera à votre plaisir; peut-être y gagnerez-vous une autre fois. » Mais le comte répondit qu'il n'en avait pas envie, car il lui coûtait assez cher. Puis il piqua des deux, et il s'éloigna de toute la vitesse de son cheval, regardant de temps en temps derrière lui, parce qu'il craignait que le Cid ne se repentît de sa générosité. Mais c'était mal connaître ce parfait chevalier, car il n'eût pas commis pareille déloyauté pour un empire.

XLVI.

En ce temps eut lieu, par la trahison d'un More qui tenait le château fort de Rueda, un désastre qui fut un grand sujet de tristesse pour le roi de

Castille et pour les chrétiens. Car ce More, ayant fait dire au roi qu'il lui livrerait le château, Alfonse y envoya une troupe d'hommes d'armes, dont faisaient partie l'infant don Ramire de Navarre, son cousin, le comte Gonzale Salvadores aux quatre mains, ainsi surnommé à cause de ses exploits, le comte don Nuño Alvarez et plusieurs autres hommes de noble race. Mais à peine étaient-ils entrés que les portes du château se refermèrent sur eux, et que les Mores, les attaquant à l'improviste, les tuèrent jusqu'au dernier.

Or, Rodrigue était alors dans les environs, et Alfonse lui fit dire de le venir voir; et il arriva bientôt, suivi d'une troupe nombreuse. Le roi le reçut très-gracieusement, et lui rendit ses bonnes grâces. Mais le Cid déclara qu'il n'acceptait la faveur du roi que s'il faisait droit à une requête qu'il avait à lui faire. Et, par cette requête, il demanda, « que tout gentilhomme qui pourrait être banni à l'avenir eût pour sortir du pays un délai de trente jours, conformément à la loi, — qu'il ne fût procédé, ni contre gentilhomme, ni contre bourgeois, sans que l'inculpé eût été entendu, — et enfin que le roi ne pût pas violer les priviléges de ses vassaux, ni les imposer contrairement à la loi et au delà de ce qui était convenable; — et que s'il venait à faire une de ces choses, ses vassaux auraient le droit de se soulever contre lui. » Et le roi y consentit, et invita

mon Cid à revenir en Castille. Mais il ne voulut y rentrer qu'après avoir vengé la trahison de Rueda; et, ayant pris le château après un long siége, il livra les traîtres au roi Alfonse, qui les punit selon la justice.

Mon Cid retourna ensuite en Castille, où le roi le reçut avec honneur, et lui accorda, par lettres royales, à lui et aux siens, la propriété héréditaire de tous les châteaux, villes et places qu'il pourrait conquérir.

XLVII.

Alors régnait à Tolède le petit-fils de ce roi Alimaymon, qui, au temps de don Sanche, avait donné refuge dans son royaume à Alfonse de Castille. Or, le souvenir de cette grande ville et de ce riche pays n'était jamais sorti de l'esprit du roi, et il ne désirait rien tant que de les joindre à ses États. Tant qu'avaient régné Alimaymon et son fils, il avait gardé la paix, parce qu'il leur avait juré alliance et amitié. Mais maintenant, n'étant plus lié par ce serment, il entra dans le royaume de Tolède; et, sachant combien il serait difficile de prendre la ville, il ravagea tout le territoire d'alentour, et recommença pendant quatre années consécutives, produisant ainsi la disette dans tout le pays. Après quoi il vint mettre le siége devant Tolède, qui, après

une longue résistance, et pressée par la famine, lui ouvrit enfin ses portes, le jeudi 25 mai de l'an du Christ 1085. Et la première bannière chrétienne qui entra dans la cité fut la bannière de mon Cid.

XLVIII.

Après la prise de Tolède, Alfonse porta la guerre chez le roi de Séville, Aben-Abed. Celui-ci, effrayé de la supériorité des Castillans, réunit en conseil les principaux de son royaume; et, au milieu des hésitations et des défiances naturelles à la faiblesse, il fut résolu dans cette assemblée de demander secours aux Almoravides d'Afrique.

Or, sur les Mores d'Afrique régnait Josef Ben Taxfin, robuste encore, quoique dans la quatre-vingtième année de son âge; se vêtissant de laine, et se nourrissant, comme le dernier de ses sujets, de pain d'avoine et de chair de chameau; austère pour lui-même, mais prodigue et magnifique pour les autres; brave à la guerre, et sage au conseil; avide de gloire et de domination; et avant tout, observateur zélé de la loi du prophète. Les messagers d'Aben-Abed, étant venus le trouver, lui représentèrent la situation des Arabes en Espagne, et que, s'ils n'étaient secourus par leurs frères d'Afrique, il ne leur serait pas possible de résister à la puissance d'Alfonse.

Sur cette demande, et après avoir reçu la place forte d'Algésiras pour y débarquer ses armées et pour assurer sa retraite au besoin, Josef passa le détroit et entra en Espagne, suivi d'une nuée d'enfants du désert, sobres, infatigables, belliqueux, avides de pillage et dévoués jusqu'à la mort à la loi du prophète. Lorsqu'il avait quitté les côtes d'Afrique pour monter sur son vaisseau, la mer, agitée par la tempête et soulevant d'énormes vagues, semblait menacer d'engloutir sa flotte, et présager la ruine de ses desseins. Levant alors les mains au ciel, Josef s'écria : « Si cette guerre, ô Dieu, doit tourner au salut de l'islam, et à la gloire de ton nom, adoucis la fureur de cette mer, et calme ces flots ; sinon, qu'ils se dressent devant nous comme des montagnes, et qu'ils soient un obstacle insurmontable à notre entreprise. » Et tout à coup les vagues s'étaient apaisées, et les vaisseaux, doucement portés sur les eaux aplanies, avaient transporté les Almoravides en Espagne. On était alors au mois de mars de l'année 1086.

XLIX.

Toutes les populations arabes de l'Andalousie et des Algarves se joignirent à eux, et ce flot guerrier menaça de se précipiter sur les montagnes du nord. Cette inondation n'effraya pourtant pas les Castil-

lans qui, allant bravement à la rencontre des musulmans, les combattirent à Zalaca, près de Badajoz. Mais mon Cid n'y était pas, car il guerroyait alors contre les Mores du royaume de Valence. Après une longue et sanglante bataille les chrétiens succombèrent sous le nombre, et le roi Alfonse, blessé, chercha son salut dans la fuite, suivi d'un petit nombre de cavaliers.

A cette nouvelle, l'Espagne arabe retentit d'un long cri de joie; Josef Ben Taxfin, enorgueilli de son triomphe, prit, à partir de ce moment, le titre d'émir al-moumenin ou chef suprême des croyants; et, tandis que la désolation et l'effroi planaient sur les villes chrétiennes, des trophées de têtes de guerriers chrétiens étaient envoyés dans toutes les villes musulmanes pour y annoncer la bonne nouvelle, y fortifier la foi, et y répandre la guerre sainte. De leur côté, Castillans, Léonais, Galiciens et Asturiens se serrèrent autour de leur roi, et le premier parmi eux était Rodrigue, qui, à lui seul, comptait sous sa bannière sept mille combattants.

L.

Or, mon Cid, qui avait plus souvent à ses côtés Tizona que Chimène, et qui n'aimait pas à rester oisif, se remit en campagne; et il soumit d'abord

au tribut le wali d'Albarracin dont il se fit un allié. Puis il se disposait à marcher sur Valence, lorsque Alfonse, menacé par les armées de l'émir, lui fit dire de le venir joindre. Et mon bon Cid y allait, lorsqu'on apprit que des dissensions intestines élevées entre les princes musulmans avaient amené la dispersion de cette multitude, de même qu'un grand vent disperse en quelques instants les nuées grosses d'orages. Alors, et le danger s'étant éloigné, les ennemis de Rodrigue l'accusèrent de trahison, et de n'être pas venu sur-le-champ au secours du roi. La vieille inimitié d'Alfonse se réveilla, et, ne se contentant pas de bannir Rodrigue de ses États et de saisir son héritage, il fit arrêter sa femme et ses enfants, et les retint prisonniers.

A cette nouvelle, le Campeador envoya un chevalier au roi pour justifier sa conduite, et pour proposer en son nom le combat en champ clos contre ceux qui l'avaient calomnié. Alfonse ne voulut pas accepter ses explications; mais il fit mettre en liberté sa femme et ses enfants, et les laissa libres de retourner à Saint-Pierre de Cardeña. Mon Cid alors recommença ses guerres d'aventure contre les Mores; et, après s'être emparé du château d'Ondia, près de Denia, il en fit son refuge et sa place d'armes. Et il soumettait au tribut tous les rois mores, les uns comme ennemis, les autres en retour des secours qu'il leur donnait.

LI.

Pendant que ceci se passait, les Almoravides faisaient de grands progrès dans le sud. La guerre y avait éclaté entre les rois arabes de l'Espagne et les sauvages alliés qu'ils avaient imprudemment appelés d'Afrique. En peu de temps Grenade, Séville, Almeria et Badajoz furent la proie des Almoravides, et les royaumes chrétiens furent menacés d'une nouvelle invasion. Dans ce péril, la reine Constance de Castille demanda à Rodrigue d'oublier ses griefs, et de prêter à Alfonse le secours de son épée. Aussitôt, abandonnant le siége de Liria, qu'il était sur le point de prendre, mon bon Cid, le Campeador, s'empressa d'aller à la rencontre du roi, près de Martos. Mais si implacable était la rancune d'Alfonse, et si fortes étaient les préventions qui lui avaient été données contre le Cid, que, malgré le besoin qu'il avait d'un si vaillant homme, sa colère ne put se contenir, et éclata une troisième fois sous un vain prétexte. Rodrigue, voyant qu'il n'y avait pas d'amour pour lui dans le cœur du roi, ramena tristement, sur le territoire de Valence, ceux de ses soldats qui lui étaient restés fidèles; car un grand nombre l'avait abandonné dans la crainte de la colère d'Alfonse.

LII.

Plusieurs princes arabes du royaume de Valence, effrayés des progrès des Almoravides, et, craignant le sort des rois de Séville et de Grenade, qui avaient été envoyés captifs en Afrique, firent alors alliance avec le Campeador contre l'ennemi commun. Déjà les Africains s'étaient emparés de Valence, et il semblait qu'aucun obstacle ne pût arrêter leur marche, lorsque Rodrigue accourut, s'empara par surprise de Cebolla, ville forte dans le voisinage, et, l'ayant fortifiée et approvisionnée, en fit sa place d'armes contre l'ennemi. Ayant ensuite réuni à ses chevaliers chrétiens les soldats des émirs de Xativa, de Murviedro et d'Albarracin, il alla mettre le siége devant la belle Valence, assise au milieu de sa *huerta* fleurie comme une reine au milieu d'un champ de roses.

LIII.

Et l'on raconte qu'un vieux More, expert en l'art de prédire l'avenir, monta alors sur la plus haute tour; et de là contemplant la ville si belle; et son chagrin s'accroissant de cette beauté même, il s'écria :

« O Valence ! Valence ! ô belle reine de l'Espagne ! le malheur est venu sur toi ; et si de toi Dieu n'a pitié, ta gloire va s'éclipser, et avec elle toutes nos joies. Tes fortes murailles et tes hautes tours, je les vois trembler ; et tes blancs créneaux qui brillaient au loin, ils ont perdu leur éclat.

« Et ton noble fleuve, ton Guadalaviar puissant, est sorti de son lit ; et tes limpides ruisseaux ne roulent plus que des eaux boueuses, ou se sont desséchés.

« Tes verts jardins ont cessé d'être le plaisir de nos yeux ; car les bêtes sauvages en ont rongé les plantes jusqu'à la racine.

« Tes prairies aux fleurs innombrables ne répandent plus leur parfum, mais elles ont perdu leur couleur et leur odeur, et elles sont tristes et fanées.

« Ces richesses glorieuses que te valaient ton rivage et ta mer se sont tournées pour toi en déshonneur et en perte.

« Ces montagnes et ces champs fertiles qui t'obéissaient ont été livrés au feu, et la fumée qui en est sortie t'a aveuglée.

« O Valence ! Valence ! Il n'y a plus pour toi de salut chez les hommes : Dieu veuille te venir en aide et te sauver ! »

LIV.

Et si longtemps dura ce siége, que, chaque jour, le prix de la viande, du pain, des légumes et des fruits augmentait, jusqu'au moment où, pour or ni pour argent, on ne trouvait rien à acheter. Et un grand nombre de personnes tombaient et mouraient de faim dans les rues, et les vagues de la mort montaient, montaient, et montaient toujours.

Et, dans cette extrémité de misère, un grand nombre d'habitants, préférant la captivité aux tortures de la faim, sortaient de la ville et se livraient eux-mêmes aux chrétiens. Mais le Campeador, qui voulait réduire la ville par la famine, ordonna que tous ceux qui en sortiraient seraient mis à mort; et les chroniques arabes disent que plusieurs périrent ainsi sous les murailles, et à la vue des Valenciens, afin de les forcer à rester dans leur cité.

Enfin, après neuf mois de siége, Valence se soumit au Cid, en l'an 1094; et, depuis ce temps, il y établit son séjour.

LV.

Son premier acte fut de faire arrêter et mettre à mort le wali Aben Geaf, qui, après avoir assassiné

le dernier roi de Valence, Yahie Alcadir, et s'être emparé de ses trésors, avait gouverné la ville pendant le siége. Et les grandes richesses qu'Aben Geaf s'était appropriées par ce meurtre, et toutes celles qu'il avait amassées depuis par sa tyrannie, tombèrent ainsi dans les mains de mon Cid.

Mais le bon Cid ne pensait pas seulement aux richesses de ce monde, et, non moins pieux que brave, il s'occupa, dès qu'il fut maître de Valence, d'y rétablir l'ancien évêché. La grande mosquée, transformée en cathédrale, fut consacrée par le nouvel évêque, don Hiéronyme, et richement dotée par Rodrigue.

Cependant, car il savait aussi être prudent et politique, il gouverna les Mores avec modération et douceur, suivant leurs lois et leurs coutumes, et sans leur imposer aucune contribution nouvelle. Deux fois par semaine, il les entendait et jugeait leurs procès. « Venez à moi, leur disait-il, et je vous écouterai, car je ne ressemble pas à vos anciens maîtres dont vous ne pouviez pas approcher, et qui passaient leur temps dans leur palais à rire et à chanter avec les femmes. Je veux, au contraire, prendre soin de tous vos intérêts, et agir avec vous comme un parent agit avec un parent, et un ami avec un ami. »

Et grande était alors la puissance du Cid; car, comme il passait en revue les hommes réunis sous

sa bannière, il trouva qu'il y avait mille chevaliers de noble lignage, et cinq cent cinquante autres cavaliers, sans compter les soldats de pied qui étaient quatre fois plus nombreux. Et, en voyant cette belle troupe, il se réjouit dans son cœur; et il dit en souriant à son cousin : « Nous n'avions pas si nombreuse compagnie, Minaya, quand nous quittâmes Bivar. »

LVI.

Le Cid pensa alors à faire venir auprès de lui sa femme doña Chimène, et ses filles, doña Elvire et doña Sol. Et, ayant fait appeler Alvar Fañez et Martin Antolinez, il les pria d'aller en Castille trouver le roi Alfonse, et de lui offrir de sa part cent beaux chevaux bridés et sellés; de lui raconter toutes les faveurs que Dieu lui avait faites dans ses guerres, et de l'assurer qu'il était à son service comme fidèle vassal, lui, et tout ce qui lui appartenait. Il les chargea en outre d'offrir mille marcs d'argent à l'abbé de Saint-Pierre de Cardeña, et de porter trente marcs d'or pour sa femme et ses enfants, afin qu'elles pussent faire dignement le voyage de Valence. « Vous irez ensuite, leur dit-il, trouver les juifs Rachel et Vidas, et vous leur rendrez en capital et en intérêts les six cents marcs qu'ils me prê-

tèrent autrefois sur deux coffres pleins de sable, sous la garantie de ma parole; et vous les prierez de me pardonner cette tromperie, car je ne l'ai faite qu'à cause de la nécessité pressante où j'étais. Et le gage était bon d'ailleurs, car, sous cette apparence de sable, il y avait l'or de mon honneur[1]. » Et il voulut aussi qu'ils emmenassent avec eux deux cent cinquante chevaliers, pour, au retour, faire cortége à doña Chimène.

LVII.

Conformément aux volontés du Cid, Alvar Fañez et Martin Antolinez allèrent trouver le roi Alfonse, qui était alors dans la ville de Palencia. Et quand ils arrivèrent, le roi sortait de la messe, et voyant sur la place cette belle troupe de cavaliers, il s'ar-

1. On remarquera que cette restitution vient un peu tard, car il s'était écoulé près de quatorze ans entre l'emprunt fait aux deux juifs et son acquittement (1080-1094). Et pour dire toute la vérité, il n'est même pas certain que Rachel et Vidas aient jamais été payés; car si d'une part la chronique du Cid et les romances le disent, le poëme du *Cid* d'autre part (vers 1439-1446) nous représente, au contraire, les deux juifs se jetant aux genoux de Minaya, et se plaignant d'avoir été ruinés par Rodrigue. Cet oubli du bon Cid serait d'ailleurs assez conforme aux mœurs du temps, et par cela même assez vraisemblable; mais entre deux versions contradictoires, j'ai dû, en cette circonstance comme en plusieurs autres, préférer la version la plus poétique et la plus digne du héros.

rêta sous le portail de l'église, et demanda qui ils étaient. Et on lui répondit que c'étaient les gens du Cid venus pour lui offrir un présent. Alvar Fañez et Martin Antolinez descendant alors de cheval, vinrent baiser la main du roi; et il les reçut gracieusement et leur dit : « Quelles nouvelles m'apportez-vous du Cid, mon bon vassal, et le meilleur chevalier qui ait jamais été en Castille? » Et Alvar Fanez répondit : « Sire roi don Alfonse, mon Cid nous envoie vous baiser les mains comme à son seigneur, et vous dire, que tout banni qu'il fut par vous, il n'en a pas moins combattu pour votre service. Et depuis ce temps, il a gagné cinq batailles rangées; et en l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ, et au vôtre, seigneur roi, il a pris Xerica, Ondia, Almenara, Cebolla, Peña Cadiella, Murviedro, et la noble ville de Valence. Et voici cent chevaux de choix, sellés et bridés, pris parmi ceux qui ont été gagnés sur les Mores, et que mon Cid Ruy Diaz vous envoie, en vous priant de les recevoir favorablement; car chez les rois, de bonnes paroles coûtent peu, et font les fidèles vassaux. » Le roi ayant entendu ces choses, répondit « qu'il se réjouissait fort de la bonne fortune du Campeador, et qu'il recevait son présent avec plaisir. » Alors le comte Garcia Ordoñez, qui était resté l'ennemi de Rodrigue, depuis qu'il avait été vaincu par lui à Cabra, dit tout haut « qu'il n'y

avait donc plus d'hommes dans le pays des Mores, puisque le Cid y faisait ainsi à sa volonté. » Mais Alvar Fañez l'entendant et tremblant de colère, mit la main sur la garde de son épée, et dit : « Il y a ici de vils complaisants et des flatteurs jaloux qui voudraient rabaisser la gloire du Cid ; mais qu'ils sachent que tout homme qui osera mal parler du Cid, je le châtierai ; car le Cid absent, c'est moi qui le suis. » Après quoi, il demanda au roi qu'il permît à Chimène et à ses deux filles de se rendre à Valence. Et le roi répondit que non-seulement il le permettait, mais qu'il leur donnerait une escorte d'honneur pour traverser ses États. Et il ajouta : « Tout ce que Ruy Diaz a conquis jusqu'à ce jour, et tout ce qu'il conquerra à l'avenir, je le lui donne, sous la condition de l'hommage qu'il me doit, comme à son seigneur et roi. » Et Alvar Fañez et Martin Antolinez, lui ayant, en signe de féauté, baisé la main au nom du Cid, le roi les congédia, après avoir ordonné que tout ce qui leur serait nécessaire leur fût fourni à ses frais, pendant tout le temps qu'ils seraient dans ses États.

LVIII.

Ils se dirigèrent de là vers Burgos, où ils s'acquittèrent envers les juifs, Rachel et Vidas. Puis, ils

allèrent prendre doña Chimène et ses filles au couvent de Saint-Pierre, et ils les amenèrent avec grande pompe à Valence.

A la nouvelle de l'arrivée de celle qu'il aimait plus que tout au monde, le Cid monta sur le plus léger de ses chevaux, et vint à leur rencontre de toute la vitesse de son coursier. Et en le voyant, doña Chimène et ses filles tombèrent à ses pieds, et si grande était leur émotion qu'elles ne pouvaient pas parler. Et il les fit lever, et les serra dans ses bras, et les baisa avec tendresse en leur disant : « Ma chère et honorée femme, et vous, mes filles, qui êtes mon cœur et mon âme, entrez avec moi dans Valence, car c'est un héritage que j'ai conquis pour vous. » Et l'évêque don Hiéronyme vint alors avec son clergé; et doña Chimène lui donna plusieurs reliques et d'autres objets précieux qu'elle avait apportés pour la nouvelle église. Ils entrèrent de cette sorte dans Valence, au milieu des réjouissances et des cris de fête; et mon Cid conduisit sa femme et ses filles à l'Alcazar, et les ayant fait monter sur la plus haute des tours, il leur fit contempler la ville assise sous leurs pieds, et les jardins qui l'entouraient au midi, au nord et au couchant, et la mer que l'on apercevait du côté du levant; et admirant ce spectacle, elles levaient les mains au ciel, et rendaient grâces à Dieu.

LIX.

Lorsque l'émir al-moumenin apprit que Valence était tombée au pouvoir des chrétiens, il entra dans une colère furieuse, et ordonna à son neveu le roi Mohamed sir Ben Bekir[1] d'aller arracher au Campeador sa conquête, et de le lui amener enchaîné devant son trône. Mais le Cid sachant ces nouvelles, approvisionna ses châteaux, répara les murs de ses villes, et convoqua sous sa bannière les chrétiens et les Mores de sa domination. Sachant à propos réprimer les téméraires et encourager les timides, et rappelant à ses soldats leurs victoires passées, il rassura tous les courages.

Bientôt après, les sentinelles signalèrent les Mores dans le lointain; et alors mon Cid alla chercher doña Chimène et ses filles, et il les fit monter au sommet d'une tour, la plus haute qui fût dans l'Alcazar. Et regardant du côté de la mer, elles virent les Mores s'approcher et planter leurs tentes, et faire retentir l'air de leurs cris sauvages et du bruit de leurs tambours.

Et, à ce spectacle, Chimène et ses filles tremblèrent dans leur cœur, car elles n'avaient jamais vu

1. Ce Bekir est évidemment le même que le roi Bucar du poëme du *Cid* et des romances.

pareille multitude. Mais le Cid leur dit en souriant : « Que craignez-vous ? Ceci est pour votre bien, et voici un glorieux jour qui s'apprête. Avant peu, ces tambours qui vous effrayent seront déposés à vos pieds, et ne résonneront qu'en votre honneur ; et vous en ferez hommage à la sainte Mère de Dieu, et vous les suspendrez dans son église comme des trophées de notre victoire. Que ces païens ne vous fassent donc pas peur ; et s'ils sont nombreux, tant mieux soit-il, car plus il y a de Mores, plus il y a de gain[1] ; et avec leurs trésors, mes filles, je vous marierai. » Puis, s'adressant à Alvar Salvadores, il lui ordonna de prendre deux cents chevaliers et de faire une sortie contre l'ennemi ; « Et montrez à doña Chimène et à ses filles, lui dit-il, ce que vous savez faire pour leur service. » Et Alvar Salvadores, faisant ce qui lui était ordonné, tomba vivement sur les Mores, en tua un grand nombre, et les repoussa jusque dans leur camp.

LX.

Pendant cette nuit les chrétiens se confessèrent, et après avoir entendu la messe et avoir communié, ils sortirent en bon ordre le lendemain matin par la porte de la Couleuvre. Et ils étaient tous disposés

1. *A mas Moros, mas ganancia.* Le mot est devenu proverbe.

à bien faire, car celui qui serait tué en faisant face à l'ennemi, ses péchés lui seraient remis, et Dieu aurait son âme. Ainsi le leur avait dit l'évêque Hiéronyme.

Et en avant marchait mon bon Cid calme et serein comme à une fête ; et à ses côtés le bon évêque, bien armé aussi de toutes pièces, et disposé à frapper rudement sur les païens. Alvar Fañez Minaya prit avec lui trois cents chevaux, et alla se poster en embuscade dans la vallée d'Albuhera. Lorsqu'ils furent près de l'ennemi, le Cid criant ! « Dieu et saint Jacques ! » donna le signal de l'attaque, et la mêlée s'engagea. Mais si grand était le nombre des infidèles, que, quoiqu'ils en eussent tué beaucoup, les chrétiens étaient en grand péril, lorsque Minaya sortant de son embuscade tomba à l'improviste sur les Mores ; et ceux-ci, se croyant attaqués par une nouvelle armée, furent saisis d'épouvante, et prirent la fuite dans un grand désordre. Les chrétiens les poursuivirent longtemps et en tuèrent un grand nombre. Et parmi les meilleurs combattants et les plus ardents à la poursuite, se montra au premier rang le bon évêque.

Et si l'honneur de la victoire fut grand, le profit ne fut pas moindre ; car l'or, l'argent, les perles, les étoffes précieuses, les riches vêtements, les chevaux et les armes se trouvèrent en abondance dans le camp des Mores, de sorte que chacun des

hommes du Cid devint riche ce jour-là. Et l'on trouva aussi la tente de l'émir qui était supportée sur des colonnes dorées, et qui était bien la plus belle et la plus riche tente qu'on eût jamais vue.

A la vue de toutes ces choses, grande fut la joie de doña Chimène et de ses filles ; mais plus grande encore lorsqu'elles virent revenir mon Cid et qu'il leur dit : « Dieu et ses saints nous ont donné une bonne journée pour fêter votre arrivée à Valence. » Ensuite, et suivant sa coutume chaque fois qu'il remportait une victoire, mon Cid envoya au roi Alfonse deux cents chevaux sellés et bridés avec la magnifique tente du roi more. Et le roi accepta le tout avec joie, disant que jamais si magnifique cadeau n'avait été fait par un vassal à un roi.

LXI.

Or en ce degré de puissance et de richesse ou était parvenu le Cid, il arriva que les infants de Carrion, Diègue Gonzalez et Ferrand Gonzalez, fils du comte Gonzale, pensèrent qu'il y aurait gain et honneur pour eux à épouser ses filles. Ils en parlèrent donc au roi, qui leur promit de le demander à mon Cid; et il lui écrivit de le venir trouver au lieu qu'il lui désigna pour en conférer avec lui.

Quand Rodrigue eut parlé de cette affaire à Chi-

mène, car l'avis des femmes est important en pareil cas, elle ne goûta point ce projet, et elle lui dit : « Il ne me plaît point de m'emparenter avec ces comtes, quoiqu'ils soient de haut lignage; mais vous ferez là-dessus, Rodrigue, ce que vous jugerez convenable; car dans ce que le roi et vous aurez décidé, il n'y aura certes pas faute de sagesse. »

Rodrigue partit donc, suivi de plus de mille chevaliers, pour aller trouver le roi. Et lorsqu'il fut arrivé à une lieue de Requeña qui était l'endroit fixé pour le rendez-vous, il vit arriver Alfonse qui était venu à sa rencontre pour lui faire honneur. Et aussitôt que Rodrigue l'aperçut, il descendit de cheval pour lui rendre hommage comme le plus humble des vassaux à son seigneur; et le roi en fut content, et l'assura de son amitié, et l'embrassa; ce dont tous les assistants se réjouirent, excepté Garcie Ordoñez et quelques autres qui étaient restés les ennemis du Cid. Le roi voulut ensuite que Rodrigue mangeât à sa table; mais il n'y voulut pas consentir, et Alfonse fit alors placer une table particulère et plus élevée que les autres pour le Cid et pour le comte don Gonzale, le père des infants de Carrion. Et pendant qu'ils mangeaient, le roi ne pouvait se lasser de regarder mon Cid, et il s'émerveillait de la longueur de sa barbe qu'il avait laissée pousser depuis le temps de son exil. Le lendemain, le roi et toutes les per-

sonnes de sa suite allèrent chez Rodrigue, où il leur fut donné un repas tel qu'ils n'en avaient jamais mangé de meilleur, et qui les mit tous en joie. Et il n'y avait pas de convive qui ne fût servi sur de l'argent; et devant le roi et ses principaux nobles, il n'y avait que de l'or.

LXII.

Ensuite le roi ayant pris Rodrigue à part, et l'ayant assuré de nouveau de sa faveur et de son amitié, lui fit la demande de ses filles pour les infants de Carrion; ajoutant qu'il verrait avec plaisir ce mariage, et qu'il lui saurait gré d'y consentir. Rodrigue lui répondit, qu'il était maître de lui-même, de ses enfants, et de tout ce qui lui appartenait, et que si sa volonté était de faire cette union, il lui obéirait en ce point comme en tous autres. Le roi ayant alors appelé les comtes, leur ordonna de baiser la main au Cid Campeador, et de lui faire hommage comme des gendres à leur beau-père, ce qu'ils firent : puis, comme il ne pourrait pas assister aux noces, il chargea Alvar Fañez Minaya d'y être son représentant, et de délivrer en son nom les jeunes filles entre les mains de leurs époux. Rodrigue invita alors tous ceux qui étaient présents à venir aux fêtes qui seraient

célébrées à Valence; et, avant de partir, il distribua à tous de magnifiques présents, car celui qui est grand par le courage a coutume d'être grand en tout.

LXIII.

Lorsqu'ils furent arrivés à Valence, le Cid assigna pour logement aux infants et à ceux qui les avaient accompagnés le faubourg d'Alcudia; et le lendemain il alla à cheval les y prendre pour les mener voir leurs fiancées. Or, dès minuit celles-ci s'étaient levées, et avaient passé toute la matinée en grand émoi avec leur mère, à concerter tous les détails de leur parure, à s'attifer et à s'ajuster; et lorsque tout cela fut fini, elles étaient descendues dans la grande salle de l'Alcazar avec doña Chimène pour y attendre les infants. Lorsqu'ils vinrent, elles leur souhaitèrent gracieusement la bienvenue; et le Cid s'étant assis sur son banc, et ayant les infants à ses côtés, appela Alvar Fañez, et lui dit d'accomplir les ordres du roi. Alvar Fañez alors se leva, et prenant par la main ses deux cousines, mit la main de doña Elvire dans celle de Diègue Gonzalez; et la main de doña Sol dans celle de Ferrand Gonzalez; et il dit : « Au nom, et par le commandement du roi don Alfonse, je remets en vos mains ces demoiselles,

les filles du Cid Campeador; recevez-les comme vos compagnes et vos égales, ainsi que l'ordonne la loi du Christ. » Ensuite l'évêque les fiança, et ils échangèrent les bagues; puis chacun des infants tenant sa fiancée par la main alla baiser la main du Cid, et celle de doña Chimène.

Le lendemain eut lieu dans l'église de Sainte-Marie la cérémonie du mariage. Et elle fut suivie de fêtes de tout genre, danses, courses de cannes, tirs à la cible, combats de taureaux; et ces fêtes durèrent pendant quinze jours. Après ce temps, tous ceux qui étaient venus pour faire honneur au Cid prirent congé de lui; et il les renvoya comblés de présents.

LXIV.

Or, quelque temps après, il arriva une aventure qui mit au jour la couardise des gendres du Campeador, et qui fut la cause d'autres événements que nous allons raconter.

Après son dîner, l'honoré Cid dormait sur son fauteuil; et ses gendres, le bègue Bermudez et plusieurs autres chevaliers étaient assis autour de lui, et occupés à divers jeux, lorsque l'on entendit des voix qui retentissaient dans l'Alcazar, et qui disaient : « Le lion est lâché ! gare le lion ! » Et

en ce moment entra dans la salle un lion grand et fort, que le Campeador entretenait suivant l'usage des rois arabes, et qui, profitant d'un moment ou ses gardiens avaient ouvert sa porte, s'était échappé de la cour profonde où on le tenait renfermé. A cette vue, il y eut un grand émoi dans la salle; mais tandis que tous les autres chevaliers se rangeaient autour du Cid pour le défendre, son gendre Ferrand alla se tapir tout tremblant sous le siége du Cid; et l'autre frère se sauvait et allait se réfugier dans un lieu si sale que cela ne peut se dire. Et tout ce bruit éveilla le Cid, et voyant le lion venir vers lui, il ne s'émut pas pour cela, car tous deux étaient des lions, mais le plus brave des deux, c'était lui; et il dit tranquillement : « Que veut dire ceci ? » Alors le lion, entendant sa voix, vint la tète basse se coucher à ses pieds. Et le Cid le caressant, et le prenant par la crinière comme un chien familier, le ramena dans sa loge, et ordonna à ses gardiens de faire meilleure garde à l'avenir.

Les infants étant alors sortis tout pâles, l'un, de sa cachette, l'autre, du sale endroit où il s'était fourré, les chevaliers commencèrent à en rire et à se moquer ; mais le Cid s'interposa, et les fit taire. Néanmoins les comtes crurent que tout cela avait été concerté pour les humilier; ils en conçurent une grande haine contre Rodrigue, et ils prirent

la résolution d'en tirer vengeance; et ils furent confirmés dans cette mauvaise pensée par le comte Suer Gonzalez, leur oncle, homme orgueilleux, envieux et méchant.

LXV.

Pendant que ceci se passait, le roi Bekir, fier de la conquête des îles Baléares qu'il venait de faire, et voulant prendre sa revanche de la défaite que le Cid lui avait infligée, rassemblait une armée plus formidable qu'aucune de celles que l'Espagne eût encore vues; et si nombreuse, que l'on y comptait jusqu'à vingt-neuf rois. Et s'étant embarqué avec cette armée, il traversa la mer, et vint descendre à peu de distance de Valence.

Il envoya alors au Cid un messager pour le sommer de lui abandonner la ville, et lui dire que s'il y consentait, le roi Bekir l'épargnerait ainsi que les siens, et lui permettrait de se retirer; mais que dans le cas contraire il l'assiégerait, et lui ferait subir, ainsi qu'à sa femme et à ses filles, un châtiment tel qu'il en serait parlé à jamais parmi les chrétiens. Mais Rodrigue répondit que la conquête qu'il avait faite, il la devait uniquement à la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, et à la bravoure de ses amis et vassaux, et qu'il ne l'abandonnerait ja-

mais ; qu'il ne craignait pas un siége, car il n'était pas de ces guerriers qu'on assiégeait, et il irait bientôt livrer bataille au roi Bekir : « Et je ne regrette qu'une chose, ajouta-t-il, c'est qu'au lieu de vos vingt-neuf rois et de votre armée, vous n'ayez pas emmené avec vous tous les païens du monde entier, car j'ai confiance qu'avec l'aide de Dieu, je les aurais vaincus tous[1]. »

LXVI.

Et le lendemain, mon Cid, après avoir embrassé doña Chimène, monta sur Babieca[2], et alla à la rencontre des païens, accompagné de ses fidèles, Alvar Fañez, Pedro Bermudez, Martin Antolinez, Alvar Salvadores, le bon évêque Hiéronyme, et

1. On sera peut-être étonné de ce grand nombre de rois qui suivaient le drapeau de Bekir ; mais ces royautés secondaires étaient un peu du genre de la principauté moderne de Monaco, dont on a dit plaisamment qu'en se plaçant au milieu on cracherait dehors.

2. Nous avons vu que d'après la chronique du Cid, Rodrigue montait Babieca dès l'âge de vingt ans. Or, comme il n'est pas supposable que le même cheval le portât dans ses dernières batailles, il faut croire que Rodrigue donna à un second cheval le nom qu'avait illustré le premier. L'origine de ce nom de Babieca, qui en espagnol veut dire *nigaud* mérite d'être rapportée. On raconte que le parrain du Cid lui ayant donné à choisir parmi ses poulains, il en choisit un qui n'avait qu'une très-médiocre apparence. « Babieca, lui dit son parrain, tu as mal choisi. — Babieca, soit, dit le jeune homme ; eh bien! j'appellerai ce cheval Babieca, et il deviendra fameux sous ce nom.

suivi de deux mille cinq cents chevaliers et de sept mille hommes de pied.

Or, le roi africain avait placé son armée dans une position très-forte sur des hauteurs entourées par le torrent de Montesa et la large rivière de Xucar, et adossées à la mer dont il était le maître par sa flotte. Mais il avait compté sans l'audace de Rodrigue, qui, par une manœuvre hardie, et qui aurait été périlleuse sous un autre chef et avec d'autres soldats, se jeta entre les hauteurs et la mer, de façon à séparer les Africains de leur flotte. Le combat fut quelque temps indécis; mais Rodrigue, les bras baignés de sang infidèle jusqu'au coude, et monté sur son noble cheval auquel son épée faisait une litière de cadavres jusqu'au poitrail, et poussant son cri de guerre : « Dieu et saint Jacques! » anima tellement ses bons chevaliers par son exemple, que la vaillance l'emporta sur le grand nombre, et que les Mores s'enfuirent de toutes parts. Mais ceux qui échappaient à l'épée se noyaient dans les flots du Xucar, ou trouvaient la mort dans les abîmes de Montesa. Les vainqueurs remercièrent Dieu sur le champ de bataille : jamais, de mémoire d'homme, les chrétiens n'avaient remporté plus magnifique victoire.

Et mon Cid rentra dans Valence, au milieu des chants et des cris de joie du peuple; et tout content et allègre, il s'en alla voir sa Chimène.

LXVII.

Alors les infants, riches du butin qui leur fut donné, quoiqu'ils n'eussent point eu de part à la victoire, annoncèrent au Campeador qu'ils voulaient revenir dans leurs États, et présenter leurs femmes au comte don Gonzale, leur père. Mon Cid, quoique avec regret, y donna son consentement, car il ne savait pas tout ce qu'enfermait de trahison le cœur de ses gendres; et ses filles partirent avec leurs maris, après avoir reçu la bénédiction de leur père et celle de doña Chimène. Et lorsqu'ils furent arrivés à Tormes, ils ordonnèrent à leurs gens d'aller en avant; puis, lorsqu'ils furent seuls avec leurs femmes, ils les firent descendre de leurs mules au milieu de la forêt, et alors ils leur arrachèrent leurs manteaux et leurs vêtements ; et les prenant par les cheveux d'une main, ils les fouettaient de l'autre avec les courroies de leurs selles; et ils les traînaient par terre, et ils les frappaient de leurs éperons, tant que leur corps était tout en sang. Et enfin ils les attachèrent à des arbres, et ils leur dirent : « Restez là maintenant, filles du Cid de Bivar; à vous n'appartenait point l'honneur d'être nos femmes; et nous nous sommes vengés sur vous de l'outrage que nous fit

votre père, lorsqu'il fit lâcher son lion sur nous. » Et après avoir ainsi parlé, ils remontèrent sur leurs chevaux et s'en allèrent, les abandonnant aux bêtes de la forêt et aux oiseaux de proie des montagnes.

LXVIII.

Mais lorsque le Cid avait vu partir ses filles il lui avait semblé qu'on lui arrachait les fibres du cœur ; et comme pressentant qu'il arriverait quelque mal de cette union, il appelle son neveu Felez Muños, et lui commande de suivre la route que ses filles avaient prise, et de veiller à leur sûreté.

Felez Muños traversait donc la forêt de Tormes pour rejoindre les infants et leurs femmes, lorsqu'il entendit des cris et des gémissements. Et quand il eut marché quelque temps dans la direction de ces cris, il aperçut les deux jeunes femmes attachées à des arbres. S'étant alors approché pour les secourir, il reconnut que c'étaient ses deux cousines. Aussitôt il leur donna son manteau pour les couvrir, et s'empressa de les délivrer de leurs liens; puis ils cherchèrent ensemble un asile, et ils le trouvèrent chez un bon et honorable laboureur du voisinage, dont la femme et les filles donnèrent aux jeunes dames les soins dont elles avaient besoin. Ensuite, Felez Muños, après avoir mis ses pa-

rentes en sûreté à Saint-Esteban, retourna à Valence pour raconter à Rodrigue ces tristes événements. Or, sur son chemin il rencontra Alvar Fañez et Pedro Bermudez qui se rendaient vers le roi pour lui offrir de la part du Cid une partie des dépouilles qu'il avait gagnées dans la dernière bataille; et ils convinrent ensemble que Felez Muños continuerait sa route vers Valence, pendant qu'eux-mêmes demanderaient justice au roi pour ce qui s'était passé.

LXIX.

Le roi Alfonse était alors à Valladolid, et Alvar Fañez et Pedro Bermudez s'y rendirent en toute hâte. Et après lui avoir offert deux cents beaux chevaux richement harnachés, cent esclaves noirs et un grand nombre d'armes précieuses, Alvar Fañez ajouta : « Sire roi, lorsque nous quittâmes le Cid pour venir vous offrir de sa part toutes ces choses, nous le laissâmes prospère et honoré. Il n'en est plus de même aujourd'hui, car le déshonneur et l'outrage sont tombés sur sa maison par l'infamie des infants de Carrion. Mais il n'est pas le seul qui ait été atteint par cette infamie; vous l'êtes aussi, vous, sire roi; car c'est vous qui avez fait ce mariage, et c'est par votre ordre et en votre

nom que je remis mes cousines entre les mains de ces traîtres. » Et Minaya raconta ensuite les détails du crime commis sur les filles du Cid par leurs maris, et dans quel état Felez Muñoz les avait trouvées.

Et le roi répondit : « Dieu sait le chagrin et l'indignation que je ressens de ces cruautés et de l'affront qui a été fait au Cid et à moi. Dans trois mois, j'assemblerai mes cortès à Tolède. Que Rodrigue vienne y demander justice, et je la lui ferai. »

LXX.

Quand le temps d'aller aux cortès fut arrivé, mon Cid laissant pour gouverner Valence le bon évêque Hiéronyme, et Martin Pelaez l'Asturien avec cinq cents chevaliers, se mit en route pour Tolède. Et Alvar Fañez Minaya l'accompagnait avec deux cents chevaliers, et Pedro Bermudez avec cent; et outre ces trois cents, il y en avait six cents autres parmi lesquels étaient Martin Antolinez, Martin Fernandez, Felez Ferruz, Benito Sanchez, Martin Garcia, Martin Salvadores, Pero Gonzalez, Martin Muñoz, Diego Sanchez, don Muño, Alvar Bermudez, Gonzale Muños, Muño Ravia, Yvañez Cornejo, Muño Fernandez, don Garcia de Roa, Antolin Sanchez de Soria, et beaucoup d'autres, tous cheva-

liers éprouvés, et qui s'étaient fait un renom dans les batailles. Et il y avait de plus cinq cents hommes de pied, sans compter les valets et les gens de la maison du Cid. Et tout ce monde était bien vêtu et bien équipé, et prêt à servir mon Cid, soit en paix, soit en guerre.

Et lorsque le Cid fut près de Tolède, Alfonse vint à sa rencontre avec ses gendres, le comte don Henri, et le comte don Raymond ; et il lui dit en l'apercevant : « Soyez le bienvenu, Cid ; mon cœur saigne du malheur qui vous est arrivé, mais il ne dépendra pas de moi que vous n'en ayez réparation. » Et le roi voulut le loger dans le palais ; mais Rodrigue le remercia, et il s'établit à Saint-Servans avec sa troupe, qui y planta ses tentes, et y campa comme une armée. Et toute cette nuit de son arrivée, mon bon Cid la passa à prier dans l'église de Saint-Servans.

Les infants de Carrion étaient venus, de leur côté, avec un nombreux cortége de leurs parents, de leurs amis, et de leurs vassaux. Ils auraient bien voulu pouvoir se dispenser d'assister à ces cortès, car ils craignaient le Campeador ; et ils avaient prié le roi de les excuser. Mais Alfonse avait répondu qu'il ne recevait pas leurs excuses, et que s'ils n'obéissaient pas à ses lettres de convocation, il les bannirait de ses royaumes.

LXXI.

Or le roi ayant ordonné à son sénéchal Benito Perez de préparer la grande salle du palais de Galiana pour la réunion des cortès, celui-ci fit dresser des estrades garnies de tapis sur le sol de la salle, et il fit tendre sur les murs des tapisseries en drap d'or. Et dans l'endroit le plus élevé, il fit mettre un magnifique fauteuil pour le roi; et de chaque côté étaient placés des bancs à dossier pour les comtes et les riches hommes venus aux cortès. Lorsque le Cid sut cela, il appela un gentilhomme de sa suite dans lequel il avait grande confiance, et qui avait nom Ferran Alfonse, et il lui ordonna de prendre le fauteuil d'ivoire qu'il avait conquis sur les rois de Valence, et de le mettre à la meilleure place, immédiatement au-dessous du fauteuil du roi. Et afin que personne ne pût lui faire injure en le déplaçant, il lui donna cent écuyers de noble lignage pour faire bonne garde autour de ce siége jusqu'au lendemain. Et cela fut fait ainsi que le Cid l'avait ordonné.

LXXII.

Le lendemain, après que le roi eut entendu la messe, il vint au palais, suivi des infants de Car-

rion, et des autres comtes et riches hommes ; mais le Cid n'était pas avec lui.

Et quand les ennemis du Cid virent son siége d'ivoire ils se mirent à s'en moquer. Et le comte Garcie Ordoñez dit au roi : « Votre Grâce voudrait-elle me dire pour quelle dame est cette couche qu'on a dressée près de votre fauteuil? Sera-t-elle vêtue d'une almejia, et aura-t-elle un voile blanc sur la tête? Je vous en prie, sire, faites ôter ce siége de là, car il ne convient qu'à vous. »

Mais Ferrau Alfonse répondit au comte : « Vous parlez là comme un insensé, comte Garcie Ordoñez, et vous dites du mal d'un homme dont il vous siérait mieux de vous taire; car il vaut mieux que vous qui le traitez de femme, et mieux que toute votre race. Et si vous dites que cela n'est pas, je mettrai la main sur vous, et je vous le ferai reconnaître devant le roi qui est ici présent; car je vous vaux, et vous le prouverai. »

A ces mots, le comte Garcie, transporté de colère : « Laissez-moi châtier ce drôle, » disait-il; et il voulait se jeter sur lui pour le frapper. Et, de son côté, le jeune homme, mettant la main sur son épée, s'écriait : « Si ce n'était la présence du roi, comte, j'aurais déjà châtié ton insolence. »

Mais le roi, mécontent de ce tumulte, leur imposa silence à tous deux, et il dit : « Que personne ne parle ainsi qu'on l'a fait de ce siége du Cid, car

il l'a gagné en bon et vaillant chevalier qu'il est, et il n'y a pas un roi dans le monde qui mérite mieux que lui d'y être assis. Lequel, parmi vous qui parlez contre lui, a gagné plus de batailles? Lequel m'a fait de plus riches présents, et a été plus soigneux de m'envoyer, comme à son seigneur, une part de son butin? Si l'un de vous jalouse le Cid, qu'il commence par agir comme lui; et je lui ferai honneur, et je le ferai asseoir à mon côté. »

LXXIII.

Le Cid entra en ce moment dans la salle, suivi de cent de ses meilleurs chevaliers; et, par-dessus leurs cottes de mailles, ils portaient des justaucorps de peau, et, sous leurs manteaux, leurs bonnes épées. Et mon Cid leur avait dit : « Nous allons offrir un défi, et il se peut faire que par la folie de mes ennemis nous ayons à répondre à plusieurs. Mais nous devons agir en gens qui pour eux ont le bon droit : soyez donc attentifs à ne rien faire qui soit messéant, ou contre l'autorité et l'honneur du roi notre seigneur. Du reste, venez-moi en aide, et faites comme je vous dirai. »

Lorsque le roi vit mon Cid entrer, il se leva; et les comtes don Henri et don Raymond firent de même, ainsi que tous ceux des assistants qui n'ap-

partenaient pas au parti des infants de Carrion. Et le roi fit asseoir mon Cid à ses côtés sur le fauteuil d'ivoire; et ses cent chevaliers se placèrent autour de lui. Et tous ceux qui se trouvaient dans les cortès contemplaient avec attention le redouté Cid Campeador, et sa longue barbe qui était attachée avec un cordon. Parmi tout ce monde, les infants de Carrion étaient les seuls qui n'osassent pas regarder mon Cid.

LXXIV.

Quand ils furent tous assis et que le roi eut commandé le silence, le Cid se leva et dit : « Sire roi don Alfonse, je vous supplie de m'entendre et d'ordonner que je ne sois interrompu par personne, car je ne suis pas un orateur, et je sais mieux ranger en bataille des soldats que des mots. Ordonnez aussi, je vous prie, que personne ne se permette envers moi des paroles inconvenantes, ou des insultes, car il en pourrait résulter des désordres qui messiéraient en votre présence. »

Alors le roi se levant, parla ainsi : « Au nom de Dieu, écoutez-moi, vous tous qui êtes ici. J'ai assemblé ces cortès dans cette ville de Tolède par considération pour mon Cid, afin qu'il puisse y demander justice des griefs que vous connaissez tous;

et que lui ont fait les infants de Carrion. Je nomme les comtes don Henri et don Raymond pour être les alcades de cette cause; et j'invite ceux des comtes ici présents, qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre parti, à donner toute leur attention à cette affaire, et à veiller à ce que justice soit rendue à chacun, et qu'en rien le droit ne soit violé. Et je défends que personne prenne la parole sans mon ordre, ou profère aucune injure contre le Cid, car je jure, par saint Isidore, que celui qui troublera les cortès, je le bannirai de mon royaume. »

Les deux comtes qui avaient été désignés comme alcades firent alors serment, sur les saints Évangiles, de prononcer en juges bons et loyaux, conformément à la loi de Castille et de Léon.

LXXV.

Quand ceci fut fait, le roi ordonna au Cid de présenter sa demande; et le Cid se leva et dit : « Il n'est pas ici besoin de longs discours. Je réclame des infants de Carrion mes deux épées, Colada et Tizona, que je leur donnai pour qu'avec elles ils honorassent et servissent mes filles. Qu'ils me rendent donc aujourd'hui mes épées, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

Le roi ayant alors ordonné aux alcades de déci-

der sur cette demande, conformément au droit, ils jugèrent, après en avoir délibéré, que les épées devaient être rendues au Cid.

Les infants de Carrion se retirèrent alors pour en conférer avec leurs parents et amis; et ils dirent entre eux : « Nous en sommes quittes à bon compte, et le Cid nous traite mieux que nous ne l'espérions. Eh bien! rendons-lui ses épées, et tout sera fini. » Car ils pensaient que le Cid ne demanderait rien de plus.

Ils rapportèrent donc les épées, et les remirent entre les mains du roi. Et celui-ci les ayant tirées du fourreau, toute la salle resplendit de leur éclat, car la garde en était d'or massif; et il n'y avait pas de vaillant homme dans les cortès qui ne les regardât avec admiration. Et mon Cid, se levant, les reçut de la main du roi, et il lui baisa la main; puis, tenant ses épées, il les regarda avec attention, et vit que c'étaient bien les mêmes; et tout son corps en tressaillit de joie, et il sourit dans son cœur. « Ah! ma Colada! ma Tizona! s'écria-t-il, je puis vous nommer les meilleures épées de l'Espagne, car je ne vous ai pas eues d'un marchand, mais je vous ai conquises sur un comte, et sur un roi. Je vous donnai en garde à ces infants de Carrion, pour qu'avec vous ils fissent honneur à mes filles; mais vous n'étiez pas faites pour eux, car ils vous tenaient affamées contre votre cou-

tume, et ils ne vous nourrissaient pas de chair, et ne vous donnaient pas de sang à boire. Heureuses êtes-vous d'être sorties de cette servitude et d'être rentrées dans mes mains! » Alors il appelle Pedro Bermudez, et lui présentant Tizona : Prenez cette épée, mon neveu ; elle aura un meilleur gardien. » Et donnant ensuite Colada à Martin Antolinez : « Prenez-la, mon brave Martin, lui dit-il, car vous saurez vous en servir, et la dignement honorer. »

LXXVI.

Après avoir ainsi parlé, le Cid se tourna vers le roi, et il ajouta : « Grâces à Dieu, et à vous, seigneur roi, je suis rentré en possession de mes bonnes épées ; mais j'ai encore quelque chose à réclamer. Vous savez, sire roi, que ç'a été d'après vos ordres que je suis venu vous trouver à Requeña. Vous m'avez demandé mes filles en mariage pour les infants, et, quoiqu'ils soient d'une très-noble race, je n'y ai consenti qu'en considération de vos désirs, car je n'étais pas porté vers cette union ; et vous savez bien que cela est ainsi. Or, maintenant, pour faire honneur à ces gendres que j'avais reçus de vous, et pour l'amour de mes filles, je leur donnai, à leur départ de Valence, des chevaux et des mules, beaucoup de vaisselle d'or et d'argent, de riches

vêtements, et une somme de trois mille marcs. Qu'ils me rendent donc tout cela, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

A ces mots, les infants de Carrion et leurs amis se mirent à murmurer. Et le comte Raymond leur ayant dit de s'expliquer, ils répondirent qu'ils avaient rendu les épées, croyant que de cette façon tout serait fini, et qu'ils pensaient que telle serait la volonté du roi. Mais Alfonse décida qu'ils devaient répondre à la réclamation du Cid, et leur ordonna d'en conférer immédiatement ensemble.

Ils se retirèrent alors à part avec onze comtes et riches hommes de leur parti; et, comme ils ne trouvaient rien à opposer à ce qui leur était demandé, le comte Garcie prit la parole pour eux, et dit que cet argent avait été dépensé pour le service du roi, et que les infants n'en ayant pas profité, ils n'avaient pas à en faire la restitution. Mais le roi dit : « Ce qui aura été dépensé pour mon service, je le rendrai au Cid, car il n'est pas juste qu'il perde ce qui lui appartient. » Et les alcades, après en avoir délibéré, prononcèrent que le Cid ayant donné ses trésors à cause de ses filles, les infants qui avaient abandonné les filles devaient rendre les trésors; et le roi confirma cette sentence. Tous compte fait, il se trouva que les infants n'avaient dépensé, pour le service du roi, que deux cents

marcs d'argent; et ils furent obligés de rendre tout le reste au Campeador.

LXXVII.

Lorsque ceci fut terminé, mon Cid, après avoir remercié Alfonse, le pria de l'entendre encore. « Pour l'amour de Dieu qui nous a créés, dit-il, écoutez-moi, seigneur roi, et rendez-moi justice; car j'ai une autre demande à présenter, et de toutes c'est la plus importante. Et vous tous qui êtes présents, écoutez-moi aussi, et ayez pitié de mon malheur. Mais ne croyez pas qu'après le déshonneur qu'ils m'ont fait, je laisse sortir ces hommes d'ici sans leur avoir jeté mon défi à la face. Et quel tort avais-je donc eu envers vous, pour que vous m'ayez fait une pareille injure, et que vous m'ayez ainsi déchiré le cœur? Était-ce parce que je vous avais accueillis avec honneur et comblés de richesses? Si vous ne vouliez plus de mes filles, chiens de traîtres, pourquoi les avez-vous emmenées de Valence? Et, non contents de les dédaigner, pourquoi les avez-vous dépouillées sans pudeur de leurs vêtements, et les avez-vous frappées de coups de sangles, et avez-vous déchiré leurs chairs avec vos éperons? Pourquoi, ne vous souvenant plus ni de Dieu, ni du roi, ni de moi-

même, les avez-vous abandonnées au fond d'une forêt, et livrées en proie aux bêtes féroces et aux oiseaux des montagnes? Voilà ce dont je demande justice; et, si elle m'est refusée, je jure que je la saurai prendre; je poursuivrai ces comtes au cœur de vilain jusque dans leur héritage, et je les emmènerai captifs à Valence, pour qu'ils y soient nourris du pain qui leur convient, et qu'ils expient, sous les yeux de mes filles, le crime qu'ils ont commis contre elles. Et si je ne fais ainsi que j'ai dit, je consens à être appelé traître. »

LXXVIII.

Mais le roi se leva, car il était mécontent de ce que venait de dire le Cid; et il parla ainsi : « Certes, sire Ruy Diaz Campeador, il est vrai que je demandai vos filles pour les infants, et je le regrette aujourd'hui, voyant qu'ils vous ont fait un outrage qui retombe sur moi-même. Mais, étant ici en ma présence, et devant mes cortès réunies tout exprès pour vous rendre justice, il n'est pas convenable que vous présentiez vos demandes autrement que d'après le droit et la coutume. »

Le Cid alors : « Dieu vous garde, seigneur, puisque vous avez compassion de l'injure faite à mes filles. Conformément donc au droit de ce

royaume et aux coutumes de la chevalerie, je te dis à toi, Ferrand Gonzalez, et à toi, Diègue Gonzalez, que vous êtes traîtres et parjures pour avoir abandonné vos femmes dans la forêt de Tormes; et, en conséquence, je vous défie au combat, et je produirai des champions qui laveront votre trahison dans votre sang, et vous la feront, en champ clos, confesser par la gorge. »

Alors le comte Garcie se lève, et il accuse le Cid de vouloir dominer l'assemblée. « Que nous veut-il, avec sa longue barbe qu'il a liée avec un cordon? Veut-il donc effrayer les cortès? Mais le sang des comtes de Carrion est trop noble pour s'unir au sien. Les infants ont abandonné ses filles, et ils ont bien fait; et nous le disons tout haut, car ses menaces ne nous font pas peur. »

Mais le noble Cid lui répond : « Qu'avez-vous à reprendre à ma barbe, comte. Elle est longue parce que jamais fils de femme, chrétien ou more, n'en a arraché un poil, ainsi qu'il arriva à la vôtre, sire comte, lorsque je vous vainquis à Cabra. Car il n'y eut pas alors un valet dans mon camp qui ne vous tirât la barbe; et il y en a un côté qui n'est pas repoussé encore. »

Ferran Gonzalez s'écria alors : « Finissons-en, Cid; votre argent et tout ce qui était à vous, nous vous l'avons rendu; mais entre vous et nous il ne peut pas y avoir de combat, car vous n'êtes pas un

de nos pairs. Souvenez-vous que nous sommes les comtes de Carrion, faits pour épouser des filles de rois, et non celles d'infançons tels que vous. »

LXXIX.

En entendant ces affronts, les chevaliers du Cid, le visage farouche et les yeux en feu, se regardaient les uns les autres; mais ils dévoraient leur colère à cause du commandement que leur avait fait leur seigneur; mais celui-ci, se tournant alors vers Pèdre Bermudez, lui dit : « Eh bien! Pèdre le Muet (il l'appelait ainsi parce qu'il était bègue), tu ne dis rien pour l'honneur de tes cousines? Si tu veux combattre pour elles, et prendre ma place dans la lice, parle donc. » Pèdre Bermudez, mécontent d'avoir été ainsi appelé le Muet devant cette grande assemblée, essaya de répondre; mais sa langue s'embarrassait dans sa bouche, car c'était sa coutume aux premiers mots qu'il disait; tandis qu'ensuite il parlait, et parlait, et c'était un flot qui ne s'arrêtait plus. « Cid..., je vous le dirai...; c'est votre coutume...; toujours vous me traitez ainsi.... Je ne puis faire que je ne sois bègue..., mais vous savez que si les paroles me manquent, je ne manque pas à l'action. Toi, Ferran, dans tout ce que tu viens de dire, tu as menti. Je con-

nais tous tes tours, et je te les dirai. Te souviens-tu du combat près de Valence, et de ce More devant lequel tu te sauvas comme un lâche, tandis que je le tuai et te donnai son cheval et ses armes? Je te permis alors de te vanter de ma victoire, parce que je voulais qu'on honorât en toi le mari de ma cousine : et jusqu'à ce jour jamais je n'en ai dit un mot; mais je le publie maintenant à cause de ton infamie. Et l'histoire du lion, l'as-tu oubliée, lorsque tu te cachas sous le siége du Cid comme un poltron, pendant que tous, nous nous étions rangés autour de lui pour le défendre? Je te défie comme un traître et un lâche que tu es, courageux seulement quand il faut porter la main sur des femmes. »

Alors le comte Suer Gonzalez, s'adressant aux infants et aux riches hommes de son parti : « Allons-nous-en, mes neveux, et laissons cette canaille. S'ils veulent des combats, et que le roi l'ordonne, on leur en donnera tout leur soûl, quoiqu'ils ne soient point nos pairs. » Mais Alvar Fañez Minaya lui répondit : « Tais-toi, comte Suer Gonzalez, tu as déjeuné ce matin avant de dire tes prières; et tes paroles sont d'un ivrogne plus que d'un homme de sens. N'était le respect dû au roi, je t'apprendrais à ne plus parler de cette sorte. » Alors le roi Alfonse, voyant que la querelle s'échauffait, et que l'on était près d'en venir aux

mains, imposa le silence aux deux partis et déclara qu'il réglerait cette affaire du défi conformément à la loi et à la justice.

LXXX.

Et après en avoir délibéré avec les alcades, et avec d'autres hommes savants et honorables, le roi rentra dans la salle des cortès, et, ayant repris sa place, il s'assit, et dit : « J'ai conféré sur cette cause avec les comtes, mes gendres, et avec des hommes instruits dans les lois, et notre sentence est : que les deux infants et le comte Suer Gonzalez, qui est accusé d'avoir été leur conseiller et leur instigateur, combattront avec trois chevaliers qui seront désignés par le Cid : et, s'ils le peuvent, qu'ils se lavent ainsi de l'accusation portée contre eux. » Le Cid alors se leva, et, ayant baisé la main du roi, lui dit : « Puissiez-vous vivre longtemps et heureusement, car vous avez jugé avec justice, ainsi qu'il convient à un vrai roi. » Et ensuite il désigna pour ses trois champions, Pedro Bermudez, Martin Antolinez, et Muño Gustioz. Mais les infants demandèrent un délai pour le combat; le Cid, ayant bien voulu y consentir, le roi leur accorda trois semaines; et il fut convenu que le duel aurait lieu à Carrion.

Tout ceci venait d'être réglé lorsqu'il arriva au palais des messagers du roi de Navarre et du comte Raymond Bérenger III de Barcelone. Et le premier demandait en mariage une des filles du Cid pour son fils l'infant don Garcia Ramirez; et le second demandait l'autre fille pour lui-même. Le Cid y consentit avec joie. Et de cette sorte l'outrage qui lui avait été fait tourna à son honneur; car au lieu d'être femmes de comtes vassaux, ses filles devinrent femmes de rois et de comtes souverains [1].

LXXXI.

Le Cid demanda alors au roi la permission de retourner à Valence, où l'appelaient les soins du gouvernement, et la nécessité de se garder contre quelque nouvelle attaque des Mores. Il fallait aussi qu'il allât retrouver Chimène et ses filles, et qu'il les prévînt de ces nouveaux mariages. Puis il mit ses trois chevaliers sous la garde d'Alfonse, afin qu'ils fussent défendus contre toute trahison de leurs adversaires. Il embrassa ensuite les comtes

1. D'après le poëme du *Cid* et les chroniques, ce serait l'infant d'Aragon, et non le comte de Barcelone qui aurait épousé une des filles du Cid; mais c'est là une erreur qui ressort avec une évidence incontestable des annales d'Aragon et de Catalogne.

don Henri et don Raymond, et les remercia de leur bonne justice, ainsi que les autres hommes honorables qui avaient assisté les deux alcades. Enfin, il pria le roi d'accepter son bon cheval Babieca; mais Alfonse ne le voulut pas. « Au meilleur chevalier de l'Espagne, dit-il, le meilleur cheval doit appartenir; et Dieu me garde d'en priver celui qui s'en sert si bien, et qui, sur lui, a acquis tant d'honneur, au profit de la chrétienté et au mien. » Le Cid baisa alors la main du roi, et il prit congé de lui; Alfonse l'embrassa, et mon Cid reprit la route de Valence.

Et ses trois chevaliers l'ayant accompagné quelque temps, le Campeador leur donnait des conseils sur la façon dont ils devaient se conduire dans le combat. Mais Martin Antolinez lui répondit : « A quoi bon tous ces discours? nous nous sommes chargés de l'entreprise, et nous ferons de notre mieux. Par mauvaise fortune, ou pour nos péchés, nous pouvons être tués, mais vous ne nous reverrez pas vaincus [1]. » Mon Cid fut joyeux d'entendre ces braves paroles; et, s'étant séparé d'eux, il pria Dieu dans son cœur de les avoir en sa garde, et d'être favorable à leur bon droit.

1. « Podedes oir de muertos, ca de vencidos non. »

Poema del Cid, v. 3542.

Je cite ce vers pour montrer que cette vieille langue espagnole de la fin du XIIe siècle, ou du commencement du XIIIe, ne manque ni d'énergie, ni de précision.

LXXXII.

La veille du jour qui avait été fixé pour le combat, les infants, et leur oncle Suer Gonzalez, se présentèrent au lieu qui avait été désigné sur leur demande, et qui était une plaine dans leurs États, tout près de leur ville de Carrion. Ils étaient accompagnés d'une troupe si nombreuse de leurs parents, de leurs amis et de leurs vassaux, qu'elle semblait être une armée ; car ils se proposaient de faire naître quelque querelle, et de susciter un tumulte dans lequel ils tueraient les chevaliers du Cid, afin de n'être pas obligés à descendre dans la lice. Mais le roi, qui soupçonnait leur intention mauvaise, déclara que les champions de Rodrigue étaient sous sa protection spéciale, et que quiconque les insulterait ou chercherait à mettre obstacle au combat, il le regarderait comme son ennemi et comme l'ayant insulté lui-même, et le chasserait de ses États, et le poursuivrait sans relâche ni trêve. Les infants, effrayés par ces menaces, n'osèrent pas exécuter leurs projets de trahison.

LXXXIII.

La nuit qui précéda le duel, les six combattants la passèrent dans l'église, à veiller et à prier. Et dès que le jour commença à luire, une grande multitude venue des pays voisins s'assembla dans la plaine, et beaucoup de riches hommes y vinrent de toute part, pour avoir le plaisir de ce spectacle. Et de bonne heure aussi y vint le roi Alfonse, accompagné des comtes don Henri et don Raymond, pour réprimer toute violence, et maintenir chacun dans son droit.

Les champions du Cid s'arment alors d'un côté : ils ont pour parrain le comte Raymond. Les infants et le comte Suer Gonzalez s'arment de l'autre : ils ont pour parrain le comte Garcie Ordoñez.

Et le dernier s'adresse au roi pour lui demander que leurs adversaires ne puissent pas se servir de Colada et de Tizona. Mais le roi leur répond qu'ils peuvent mettre leurs meilleures armes, et que personne ne s'y oppose; et que les champions du Cid doivent en pouvoir faire autant. Et il ajouta : « Infants de Carrion, vous êtes jeunes et vigoureux; conduisez-vous donc comme des hommes, et combattez avec courage pour racheter votre honneur, car vous avez affaire à des adversaires habiles et

braves. Au reste, c'est vous qui avez cherché cette querelle ; tirez-vous-en de votre mieux. »

En entendant cela, les infants se troublèrent, et leur contenance mal assurée témoignait de leur crainte ; ils eussent bien voulu en ce moment n'avoir pas commis la vilaine action qu'ils avaient faite dans la forêt de Tormes ; ils eussent donné beaucoup alors, si la chose eût été possible, pour n'avoir pas outragé les filles du Cid.

LXXXIV.

Ensuite le roi désigna douze chevaliers pour remplir les fonctions de juges du camp, placer les combattants, tracer l'enceinte qu'on ne peut dépasser sans être déclaré vaincu [1], et partager également le soleil ; il ordonna aussi que le peuple fût écarté de la lice jusqu'à six longueurs de lance.

Quand cela fut fait, et qu'ils furent tous six en place, chacun regardant fixement son adversaire,

1. On a vu par le combat de Diègue Ordoñez de Lara contre les fils de Gonzale Arias, que le chevalier qui avait dépassé l'enceinte tracée, ne pouvait même pas alléguer, le fait fût-il d'une évidence incontestable, qu'il l'avait dépassée malgré lui, et que son cheval l'avait entraîné. Aussi voit-on dans le roman d'*Amadis*, où plusieurs traits des mœurs chevaleresques sont exactement observés, que ce héros fabuleux voyant, dans son combat avec Abiseos, qu'il allait être entraîné hors de la lice par son cheval blessé et furieux, aima mieux le tuer lui-même, et le frappa avec son épée.

les trompettes sonnèrent le signal. Tous six alors éperonnent leurs coursiers, mettent leurs armes en arrêt, placent leurs écus devant leurs poitrines, et, baissés sur la selle, se précipitent au galop. La terre tremble sous leurs chevaux; tous les assistants se taisent et regardent, l'esprit tendu, le corps penché, l'œil fixe.

Et si rude fut le choc, qu'ils les croyaient tués tous. Pedro Bermudez s'est rencontré avec Ferran Gonzalez, et le bouclier de Bermudez a été percé; mais la lance a passé à côté de lui sans l'atteindre, et s'est brisée en morceaux, et il est resté inébranlable sur sa selle; mais pour le coup qu'il a reçu, Bermudez en a donné un meilleur. Sa lance a traversé le bouclier de Ferran, et elle a percé la triple enveloppe de la cuirasse, et atteint la poitrine. L'infant renversé de cheval essaye de se relever, mais il vomit le sang à flots, et quand il voit Tizona sur lui, il craint de mourir, et s'avoue vaincu; mais il ne sauva pas sa vie par cet aveu, car sa blessure était mortelle.

Martin Antolinez et Diègue Gonzalez ont rompu tous deux leurs lances, et mis l'épée à la main. Mais Martin est armé de la fameuse Colada dont l'éclat resplendit sur toute la plaine, tant elle est brillante et polie[1]; et il en porte à son adversaire

1. « Relumbra tod' el campo, tanto es limpia e clara. »
Poema del Cid, v. 3661.

un coup de revers qui fend le casque, et entame la tête. Diègue est si étourdi du coup qu'il a reçu qu'il tient son épée au-dessus de sa tête, et ne s'en sert pas pour frapper. Martin va lui porter un second coup, mais Diègue tremblant tourne le dos et s'enfuit au delà de l'enceinte. Martin Antolinez est vainqueur.

Le troisième champion du Cid, Muño Gustioz, a en face de lui le comte Suer Gonzalez, homme robuste et courageux. Et avec sa lance le comte traverse si vigoureusement l'écu de son adversaire, qu'il l'aurait tué si la lance n'avait pas glissé entre le bras et le côté. Mais le coup de Muño Gustioz est mieux ajusté, car il perce de part en part l'écu et le corps de son ennemi, et le fer rouge de sang vient ressortir par l'épaule. Suer Gonzalez tombe à terre, et Muño relève sa lance pour le frapper encore une fois, lorsque le père du blessé, Gonzale Ansurez, lui crie : « Pour l'amour de Dieu, ne l'achevez pas, car il est vaincu. — Nous en sommes témoins, » dirent les juges du camp.

LXXXV.

Ces combats finis, le roi entra dans la lice, et il demanda aux douze juges si les chevaliers du Cid avaient prouvé leur accusation; et ils répondirent

qu'ils l'avaient fait, bravement et loyalement. Le roi alors, rendant son arrêt, prononça que les infants de Carrion et le comte Suer Gonzalez qui avait donné le mauvais conseil, seraient tenus pour traîtres et infâmes, et il ordonna à son sénéchal de prendre leurs chevaux et leurs armes. Grande fut la honte de ceux de Carrion : puisse-t-il en arriver autant, et pis encore, à quiconque agira comme eux!

Les trois bons chevaliers du Cid, après avoir reçu de grandes louanges de tous, et de beaux présents du roi, repartirent pour Valence la grande, sous la protection des hommes d'armes d'Alfonse. Et ils racontèrent au Cid la façon dont ils avaient défendu son honneur, et la victoire qu'ils avaient remportée; et mon Cid les conduisit chez doña Chimène et ses filles, et leur fit répéter le récit de tout ce qui s'était passé; et les trois bons chevaliers furent embrassés de bon cœur par celles dont ils avaient vengé l'injure. En leur honneur il y eut huit jours de fêtes et de réjouissance; et ce fut une grande joie dans Valence[1].

1. Le poëme du *Cid* se termine après la défaite des infants de Carrion et de leur oncle, et la célébration des nouveaux mariages des filles du Cid.

LXXXVI.

Or, l'on raconte qu'en ce temps la renommée du Cid était devenue si grande parmi les adorateurs de Mahomet, que le soudan de Perse, ayant entendu parler de ses exploits et de sa grande valeur, et ayant appris qu'il n'avait jamais perdu aucune bataille, et comment il avait vaincu le grand roi Bekir et tant d'autres rois, voulut lui envoyer un présent.

Il fit charger un grand nombre de chameaux d'étoffes d'écarlate, de pourpre et de soie, d'or, d'argent, d'encens et de myrrhe, et de beaucoup d'autres choses précieuses, parmi lesquelles il y avait un échiquier, l'un des plus beaux qui fût au monde; car il était en ivoire avec des incrustations en or, et les pièces en étaient d'or et d'argent, et enrichies de pierres précieuses.

Et il envoie un de ses parents porter ce présent au Cid, et il lui dit : « Tu diras à Ruy Diaz le Cid que le soudan lui fait ses compliments; que pour ce que j'ai su de lui et de ses belles actions, je lui porte une grande amitié, et que je ne désirerais rien tant que de le voir dans ma terre; et enfin que je le prie d'accepter ce faible présent en signe que je suis, et serai toujours son ami. »

Le More étant arrivé à Valence, envoya dire au

Cid qu'il lui apportait un message, et un présent de la part du grand soudan de Perse. Et le Cid, étant monté à cheval, vint à sa rencontre, suivi d'une nombreuse compagnie de ses chevaliers. Mais lorsque le More le vit, il trembla, et ne put parler ; car on assure qu'aucun infidèle ne pouvait voir la face de mon Cid sans tremblement. Le Cid alors souriant de l'effet que produisait sa présence sur le païen, lui prit la main, et lui dit : « Sois le bienvenu, More, sois le bienvenu dans ma Valence. Si ton roi eût été chrétien, j'aurais été moi-même lui rendre visite dans sa terre. » Puis il le présenta à doña Chimène et à ses filles, et il lui montra sa maison, où le More trouva maints sujets d'admiration, car toutes les choses qu'il voyait étaient nouvelles pour lui. Il le confia ensuite aux soins de son almoxarife[1], auquel il ordonna de le traiter et de le servir de la même façon qu'on le servait lui-même.

Après quelques jours passés en réjouissances, le More demanda la permission de revenir dans son pays. Et en retour du présent qu'il avait reçu, le Cid envoya au soudan beaucoup d'autres choses que celui-ci n'avait pas là-bas.

Lorsque le More fut parti, Rodrigue resta avec sa Chimène et ses deux filles, rendant grâces à Dieu pour tous les biens qu'il lui avait faits.

1. Almoxarife, le trésorier et l'intendant de la maison : c'est l'équivalent des fonctions du *mayordomo*.

LXXXVII.

Peu après, vinrent à Valence l'infant don Garcia Ramirez de Navarre et le comte Raymond Béranger III de Barcelone, pour célébrer leur union avec les filles du Cid, suivant ce qui avait été convenu aux cortès de Tolède. Et après huit jours passés dans les fêtes, le bon évêque don Hiéronyme célébra solennellement les deux mariages dans la grande église de Saint-Pierre. Et les réjouissances continuèrent pendant huit autres jours; et ce n'étaient que festins, danses, courses de toute espèce, combats de taureaux, et jeux moresques qu'exécutaient les Mores suivant les usages de leur pays. Il y avait aussi des jongleurs, qui chantaient des romances où étaient racontés en vers les miracles des saints, et les plus belles aventures d'amour, de guerre et de chevalerie; et mon Cid se plut à les entendre, et leur fit cadeau de riches vêtements. Lorsque ces fêtes furent finies, l'infant et le comte restèrent encore trois mois à Valence, et ensuite ils la quittèrent avec leurs femmes pour revenir dans leurs États. Et mon Cid donna de grandes richesses à ses gendres, et sa bénédiction à ses filles; et il les accompagna pendant douze lieues. Et il n'y eut pas de chevalier venu à ces fêtes avec les

deux princes, qui ne reçût quelque beau présent, car mon Cid avait le cœur d'un roi, et la main toujours ouverte.

LXXXVIII.

Pendant les cinq années qui suivirent, mon Cid Ruy Diaz resta en paix, et il s'appliqua uniquement à gouverner et à rendre riche et prospère le beau royaume qu'il avait conquis. Mais après ce temps, il reçut la nouvelle que le roi Bekir préparait contre lui une grande expédition; et cela le troubla, car il sentait la vieillesse peser sur lui; et quoique ce ferme cœur ne faiblît pas, le temps courbait déjà sa tête blanchie, et l'âge commençait à faire trembler ce bras robuste, qui, dans tant de batailles, avait porté la lourde lance et la large épée à deux tranchants, et semé si souvent la terreur dans les rangs des infidèles.

Or, l'on raconte qu'une nuit où mon Cid était couché dans son lit, réfléchissant à tout cela, et aux moyens à prendre pour résister à Bekir, il vit tout à coup une grande lumière, et, au milieu de cette lumière, un homme qui semblait être un vieillard, et qui portait des clefs à la main. Et ce vieillard lui dit : « Je suis saint Pierre, prince des apôtres, et je viens t'annoncer une nouvelle plus urgente que celle qui te préoccupe touchant l'ar-

rivée de Bekir; et cette nouvelle, c'est que tu vas quitter cette vie, Rodrigue, pour entrer dans la vie éternelle; et ce sera dans trente jours à partir de celui où je te parle. Mais Dieu t'aime, Rodrigue, et il t'a octroyé cette grâce, que, mort, tu vaincras les infidèles. Et ceci se fera avec l'aide de l'apôtre saint Jacques qui assistera les tiens lorsqu'ils livreront bataille aux païens. Mais toi, profite du temps qui t'est donné, et fais pénitence de tes péchés, afin qu'après ta mort tu arrives à la gloire éternelle. Dieu t'accorde tout cela pour l'amour de moi, à cause de la dévotion que tu as toujours eue pour mon église dans le monastère de Cardeña. »

Quand le Cid eut entendu ces choses, il sauta hors de son lit pour se prosterner à genoux, et baiser les pieds de l'apôtre. Mais l'apôtre lui dit : « Ne cherche pas à me toucher, car tu ne le peux pas; mais tiens-toi pour assuré que tout ce que je t'ai annoncé arrivera. » Cela dit, l'apôtre disparut; et Rodrigue rendit grâces à Dieu pour la faveur qu'il lui accordait.

LXXXIX.

A partir de ce moment la maladie s'empara du Cid, et sachant bien qu'il était frappé par celle qui ne fait grâce à personne, ni aux riches hommes,

ni aux rois, ni aux conquérants, il alla à l'église de Saint-Pierre, et là, s'agenouillant devant l'évêque Hiéronyme, il fit une confession générale de tous ses péchés; et l'évêque, après lui avoir imposé une pénitence, lui donna l'absolution. Alors il retourna à l'Alcazar, où il se coucha pour ne plus se relever; et il devenait plus faible chaque jour.

Le vingt-neuvième jour, qui était la veille de celui où il devait mourir, il réunit autour de lui doña Chimène, le bon évêque, don Alvar Fañez Minaya, Pèdre Bermudez, son fidèle Gil Diaz, et quelques autres de ses parents, amis et vassaux. Et après les avoir tous remerciés de leur fidélité envers lui, et de l'amour qu'ils lui avaient montré (car quelques-uns ne l'avaient pas quitté depuis son exil), il leur rappela les grâces que Dieu leur avait faites dans leurs entreprises, et comment il les avait assistés dans toutes leurs batailles, soit contre Mores, soit contre chrétiens; et il dit qu'à toutes ces grâces Dieu en avait ajouté une dernière en l'avertissant de sa fin prochaine, et il leur raconta comment l'apôtre saint Pierre lui était apparu, et ce qu'il lui avait annoncé. Il ordonna ensuite qu'après sa mort on embaumât son corps avec de la myrrhe et du baume, et qu'on eût grand soin d'en cacher la nouvelle aux païens. « Ainsi, ma sœur Chimène, ne pleurez pas, non plus que vos femmes, et ne donnez aucun signe de deuil, car il en pourrait advenir

grand mal. Puis le jour de la bataille venu, vous sellerez Babieca, et sur sa selle vous placerez mon corps, et vous l'y attacherez de façon qu'il ne puisse tomber; et dans ma main droite vous placerez Tizona. A l'un de mes côtés ira l'évêque don Hiéronyme, et à l'autre mon fidèle Gil Diaz; et ce sera lui qui conduira mon cheval. Vous, Pèdre Bermudez, vous porterez ma bannière suivant votre coutume; et vous, Alvar Fañez, vous rangerez les troupes en bataille, et vous les conduirez au combat. Et soyez sans crainte, car il est certain que vous vaincrez; Dieu me l'a accordé. »

XC.

Le Cid fit ensuite son testament. Après avoir recommandé son âme à Dieu, il ordonna que son corps fût transporté et enterré dans l'église de Saint-Pierre de Cardeña, où il est encore; et il laissa plusieurs legs au monastère. A chacun de ses chevaliers, à chaque personne de sa maison et à tous ses hommes d'armes, il laissa un legs proportionné à ses mérites, à son rang, et à la durée de ses services. Il fit aussi plusieurs legs en faveur des pauvres, et il voulut qu'on en vêtît quatre mille aussitôt qu'on serait arrivé à Saint-Pierre. Tout le reste de ses biens devait appartenir à sa bien-aimée femme, doña Chimène.

Cela fait, il se fit apporter ses deux fidèles compagnes, Colada et Tizona, car il voulait les tenir encore une fois dans ses mains; puis, il se fit amener Babieca. Le bon cheval entra dans la salle avec la douceur d'un agneau, et il regarda mon Cid tristement, et Rodrigue le caressa.

Après cela, le Cid demanda à recevoir le corps sacré de notre Seigneur Jésus-Christ; et, après l'avoir reçu avec une grande dévotion, il rendit son âme à Dieu, le dimanche vingt-neuf mai de l'année mil quatre-vingt-dix-neuf.

Et tout ce que mon Cid avait ordonné fut exécuté comme il l'avait dit.

XCI.

Trois jours après arrivait devant Valence le roi Bekir; et, ainsi que l'avait voulu Rodrigue, les chrétiens sortirent pour le combattre. Et le corps du Cid, soigneusement embaumé, solidement placé sur Babieca, et tenant Tizona droite en sa main, ainsi qu'il l'avait prescrit, marcha à la rencontre des païens. Et d'un côté était le bon évêque don Hiéronyme; de l'autre Gil Diaz qui menait Babieca.

Pèdre Bermudez sortit le premier, portant la bannière du Cid : il avait avec lui cinq cents chevaliers. Ensuite venait le corps du Cid, escorté par

cent chevaliers choisis parmi les plus braves. Le reste de l'armée était commandé par Alvar Fañez.

Mais lorsque la mêlée fut engagée, le roi Bekir et les siens aperçurent distinctement un chevalier de haute taille, monté sur un cheval blanc, et portant sur la poitrine une croix couleur de sang; et d'une main il tenait une bannière, et de l'autre une épée qui semblait de feu. A cette vue, ils furent saisis d'un tel effroi qu'ils se mirent tous à fuir, et les chrétiens, les poursuivant jusqu'à la mer, en firent un grand carnage.

Ainsi se réalisa la promesse que Dieu avait faite au Cid, qu'il remporterait une dernière victoire après sa mort.

XCII.

Conformément à la volonté de mon Cid, on transporta alors son corps en Castille. Et il allait à cheval sur Babieca, avec ses chevaliers à son côté, de la même façon qu'il était sorti de Valence; sauf qu'il ne portait plus ses armes et son vêtement de guerre. Et tous ceux qui le voyaient l'auraient cru vivant, tant les apparences de la vie avaient été bien conservées.

Et Alvar Fañez ayant demandé à doña Chimène si l'on ne ferait pas bien de mettre le corps dans

un cercueil couvert de pourpre et cloué avec des clous d'or, elle ne le voulut pas, et elle répondit que tant que le visage resterait si beau, les yeux si clairs, et les chairs si saines, il fallait le conserver tel qu'il était, car ses enfants aimeraient à contempler encore une fois la figure de leur père.

Et peu après vinrent avec leurs femmes le roi de Navarre et le comte de Barcelone, tous en grand deuil. Et leurs chevaliers portaient leurs écus renversés suspendus à l'arçon de leurs selles. Les filles et les gendres du Cid lui baisèrent la main, et ils s'étonnèrent que la mort l'eût respecté comme elle avait fait. Et le roi Alfonse ayant appris ces nouvelles vint aussi de Tolède à Saint-Pierre de Cardeña pour faire honneur à mon Cid. Et il fut décidé qu'on ne l'ensevelirait point encore, mais qu'on le placerait sur son fauteuil d'ivoire à la droite de l'autel de Saint-Pierre, et qu'on lui mettrait la Tizona à la main. Et on assure qu'il resta longtemps ainsi.

XCIII.

Or, pendant qu'il était ainsi exposé, on raconte qu'un juif l'ayant vu assis de cette façon sur son fauteuil, se dit en lui-même : « Voilà donc ce fameux Campeador, dont on dit qu'en sa vie per-

sonne ne lui a tiré la barbe. Puis donc que je suis seul, je m'en vais t'en arracher un poil, moi ; et je verrai ce que tu me feras. » Et disant cela, il approcha la main ; mais avant qu'il eût touché la barbe du bon Cid, celui-ci empoignant sa Tizona de la main droite, l'avait tirée de plus de trois pouces hors du fourreau ; ce dont le juif conçut un si grand effroi qu'il tomba à la renverse en poussant un grand cri. Et il conta à ceux qui survinrent ce qu'il avait voulu faire, et ce qui s'était passé ; et il se fit chrétien, et il demeura dans le monastère tout le reste de ses jours, ayant en grande vénération le corps de l'honoré Cid.

XCIV.

Si la gloire de Rodrigue avait pu s'accroître, elle aurait grandi encore par ce qui arriva après sa mort. Ce que le Campeador banni et dépouillé de ses héritages avait su conquérir, le roi Alfonse, maître de cinq royaumes, ne sut pas le conserver. Trois ans après la mort de Rodrigue (en 1102), les chrétiens, pleurant le héros qui leur faisait faute, et ne pouvant plus se maintenir dans Valence, la brûlèrent et l'abandonnèrent aux Mores, et la croix humiliée y céda la place au croissant pour n'y rentrer que cent trente-six ans après, sous la

conduite de Jayme Ier d'Aragon, en 1138; mais cette fois pour n'en plus sortir.

Doña Chimène s'établit au monastère de Saint-Pierre de Cardeña, et elle y finit ses jours. Et après sa mort, elle y fut ensevelie à côté de Rodrigue, ainsi qu'il convient à une bonne épouse, compagne fidèle après la vie, comme pendant la vie. Les compagnons d'armes du Campeador y eurent aussi leurs tombeaux; et Alvar Fañez Minaya, Pèdre Bermudez, Martin Pelaez, se tinrent auprès de lui dans la mort, comme ils étaient auprès de lui dans la bataille. Enfin, devant la porte du cloître, et sous de vieux tilleuls, on montre au voyageur la place où fut enterré un autre ami fidèle, le noble cheval Babieca.

Ainsi a vécu et est mort Rodrigue de Bivar, le parfait chevalier, laissant un glorieux modèle à la chrétienté, et un nom qui vivra autant que l'Espagne elle-même.

APPENDICE.

I.

SUR LES SOURCES DE LA CHRONIQUE DU CID.

1. *Poema del Cid.*

Ce poëme fort curieux a été publié pour la première fois par Sanchez, dans sa *Colleccion de poesias Castellanas anteriores al siglo* XV. Cette collection a été réimprimée à Paris, en 1842, par les soins de M. E. de Ochoa.

Il serait très-important, mais il est fort difficile, sinon impossible, d'assigner à ce poëme une date précise. Sanchez le fait remonter au milieu du XIIe siècle, ou un demi-siècle environ après la mort du Cid[1]; et Capmany est sur ce point du même avis que Sanchez[2], qui a été également suivi par M. Huber[3]. Marina dont l'opinion est d'un grand poids ne le regarde pas comme antérieur à l'an 1190[4]; tandis que Southey[5] va jusqu'à croire qu'il fut l'œuvre d'un con-

1. *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo* XV, t. I, p. 223.

2. *Eloquencia española.* Madrid, 1786, t. I, p. 1.

3. *Geschichte des Cid.* Bremen, 1829; Vorwort, p. 27.

4. *Memorias de la Academia de historia*, t. IV, 1805; ensayo, p. 34.

5. *Chronicle of the Cid.* London, 1808; préface, p. 9.

temporain du Cid; mais cette opinion paraît reposer beaucoup moins sur des preuves positives que sur le désir qu'avait Southey de donner plus d'autorité aux faits racontés dans le poëme. Au milieu de ces contradictions, tout ce que l'on peut conclure avec quelque certitude, c'est que le *Poema del Cid* n'est pas postérieur de plus de cent ans à la mort de son héros. Mais sans entrer dans ces détails de dates, on peut affirmer sans crainte que ce poëme est l'un des monuments littéraires les plus remarquables que nous ait laissés le moyen âge, et la plus belle certainement parmi les œuvres poétiques de l'ancienne Espagne. On y admire tour à tour la simplicité du récit, l'allure libre et fière, l'énergie un peu crue des descriptions, la tendresse naïve sous l'écorce rude d'un langage qui ne fait que de naître, et partout, un sentiment profond de la nationalité. En faut-il davantage pour reconnaître un poëte?

Malheureusement il manquait un assez grand nombre de feuillets au commencement du manuscrit, et le poëme tel que nous l'avons, en trois mille sept cent quarante-quatre vers, ne commence qu'au bannissement du Cid par le roi Alfonse. Cette lacune est d'autant plus à regretter qu'elle renfermait toute cette jeunesse héroïque du Cid, qui a fait le sujet du drame de Guillen de Castro, et de la tragédie de Corneille.

2. *Romancero del Cid.*

Ces *Romances* dont la réunion constitue une véritable histoire du Cid depuis son célèbre duel avec le comte de Gormaz jusqu'à sa mort, ont été réunies et publiées plusieurs fois depuis trois siècles. Il serait inutile de donner ici la liste de toutes ces éditions; je signalerai seulement le *Romancero del Cid* compris dans la collection générale publiée par M. de Ochoa, à Paris, en 1838, sous le titre : *Tesoro de los Romanceros y Cancioneros españoles.*

Parmi ces ballades, les unes sont évidemment fort anciennes, et remontent aussi haut peut-être que le poëme du Cid, tandis que d'autres sont relativement modernes dans leur forme actuelle, et ne sont pas antérieures au XVIe siècle. Mais n'y a-t-il pas lieu de croire que ces dernières sont le produit d'une forme beaucoup plus ancienne; qu'elles ont été pour la plupart corrompues par les jongleurs, et qu'en passant de bouche en bouche et d'âge en âge, des altérations successives, suivant le cours des altérations du langage, les ont fait arriver jusqu'aux temps modernes dans l'état où nous les voyons? C'est là à peu près le sort de tous les chants populaires, tant qu'ils n'ont pas été confiés à l'écriture, et il n'y a aucune raison de croire que les *Romances* du Cid y aient échappé.

Un assez grand nombre de ces ballades ne sont guère autre chose que de la prose rimée, et ne sont précieuses que par les détails de mœurs qu'elles retracent; quelques autres, au contraire, ont un véritable

mérite poétique, et sont des tableaux vivants de l'esprit de leur siècle et du génie national. Je me suis servi particulièrement de celles où sont racontés l'affront de Diègue Laynez et le duel de Rodrigue, l'apparition de Lazare, le siège de Zamora, et le combat des fils de Gonzale Arias contre Diègue Ordoñez de Lara, et enfin la dernière victoire remportée par le Cid après sa mort[1].

3. *La Cronica general de España.*

Cette chronique, l'un des plus beaux monuments historiques du moyen âge, fut écrite suivant les uns, par les ordres d'Alfonse le Savant, et suivant d'autres, par ce roi lui-même; ce qui fixe l'époque de sa composition à un peu plus d'un siècle et demi après la mort du Cid. La quatrième partie de ce vaste travail s'ouvre par l'histoire de Rodrigue, et l'étendue que l'historien lui a donnée, ainsi que les nombreux détails dans lesquels il est entré, prouvent toute l'importance que l'on attachait en Espagne à la mémoire du héros. On en jugera lorsqu'on saura que cette vie, tout à fait à part, occupe dans l'édition de 1541, depuis la page 279 jusqu'à la page 346. Il est, au reste, fort malaisé de déterminer exactement quel degré de confiance nous devons accorder à l'auteur de la *Chronique générale*, en ce qui regarde le Cid, car nous ne savons que d'une manière très-imparfaite sur quelles auto-

1. Je dois signaler ici la traduction élégante et très-exacte qu'a donnée M. Damas Hinard du *Romancero* espagnol.

rités il s'appuie. C'est ainsi qu'il paraît avoir consulté sans beaucoup de critique les historiens arabes, et s'en être rapporté un peu trop crédulement à leurs récits sur le siége de Valence, et sur les événements qui suivirent la prise de cette ville. Il a aussi beaucoup emprunté au poëme du Cid, et puisé largement à la source des ballades et des traditions populaires. Aussi cette chronique présente-t-elle beaucoup plus un tableau poétique et pittoresque du moyen âge, qu'un récit historique dans le sens précis et sévère de ce mot.

4. *Cronica del famoso cavallero Cid Ruy Diaz Campeador*[1].

On a longuement discuté sur la question d'antériorité de cette *Chronique*, ou de la *Chronique générale*. Mais j'avoue que je regarde ce point comme d'une faible importance, la plus ancienne des deux chroniques ne remontant certainement pas plus haut que l'an 1250. Ce qui est certain, c'est que les deux auteurs ont puisé aux mêmes sources, que l'un d'eux a souvent copié l'autre, et que tous deux ont écrit dans le même esprit.

5. *Genealogia del Cid Ruy Diaz.*

Cette *Généalogie du Cid*, qui remonterait, suivant M. Huber[2], au commencement du XIIIe siècle, a

1. Cette chronique fut publiée pour la première fois en 1511, par Juan Lopez de Velorado, abbé de Saint-Pierre de Cardeña, d'après un vieux manuscrit conservé dans son monastère.

2. *Vorwort*, p. 12.

été publiée d'abord par Sandoval, et ensuite par le P. Risco. Elle renferme, à la suite de la généalogie de Rodrigue, un résumé très-court de ses actions les plus célèbres. Ce récit n'a pas été écrit sous l'inspiration poétique et chevaleresque qui a dicté le poëme, les ballades et les deux chroniques ; et le Cid s'y trouve ramené à des proportions beaucoup plus humaines. Il n'y est question ni du fameux duel de Rodrigue, ni de son mariage avec Chimène Gormaz, ni du duel de Zamora, ni du serment de Sainte-Agathe, ni des infants de Carrion. Sous ce rapport la *Généalogie du Cid* se trouve d'accord avec une autre biographie qui a soulevé des querelles très-vives parmi les érudits, et dont je suis obligé de dire ici quelques mots.

6. *Gesta Roderici Didaci Campidocti.*

Cette histoire des *Gestes de Ruy Diaz le Campeador*, découverte par le P. Risco dans le couvent des bénédictins de Saint-Isidore de Léon, et publiée par lui, en 1792, sous forme d'appendice à son ouvrage *la Castilla y el mas famoso Castellano*, serait, ainsi que le fait observer M. Huber, antérieure au moins à l'année 1238, et peut-être même beaucoup plus ancienne. En effet, on y lit qu'après le départ du roi Alfonse les Sarrasins s'emparèrent, en 1102, de la ville de Valence, et depuis ce temps en restèrent toujours les maîtres[1]. Or cette assertion seule suffit pour

1. Saraceni vero post recessum ejus (regis Adefonsi) urbem (Valenciam) quamvis arsam intraverunt, et eam cum omnibus finibus habitaverunt, et nunquam eam ulterius perdiderunt.

fixer nécessairement cette vie du Cid à une date antérieure à la seconde conquête de Valence sur les Sarrasins par Jayme d'Aragon, en 1238.

Mais si l'on s'en rapporte à ce manuscrit, qui, à raison de son antériorité de date, mériterait plus de confiance que les chroniques, on voit s'écrouler l'une après l'autre les parties les plus charmantes de cette belle histoire du Cid, consacrée par une tradition de huit siècles, et qui est devenue presque un objet de culte pour les amants de la poésie : un simple dessin au trait d'un aspect plus sévère remplace un tableau brillant par le coloris; l'époux de Chimène et tout son poétique entourage disparaissent; et si cette vie moins épique offre encore de splendides exemples de vertu guerrière et un digne sujet d'admiration, ce n'est plus notre Cid, celui que nous avons appris dès notre première jeunesse à connaître et à aimer.

Plusieurs savants se sont tirés de cette difficulté en accusant très-nettement le P. Risco d'avoir forgé le manuscrit des *Gestes;* et ils ont surtout fait valoir à l'appui de cette grave accusation la latinité de ce manuscrit qui me paraît, en effet, très-supérieure à ce qu'est en général la latinité contemporaine. Mais quelle que soit la valeur de cet argument, il me répugne d'admettre qu'un faux aussi condamnable ait été commis par un savant distingué tel que Risco. D'autres érudits ont cherché laborieusement à concilier autant qu'il se pouvait les deux chroniques et les *Gestes*; mais c'était là une œuvre impossible, et ils y ont échoué. M. Huber n'hésite pas à donner la pré-

férence au manuscrit de Léon sous le rapport historique. Là seulement, suivant lui, serait le personnage réel, le vrai Rodrigue de Bivar, tandis que notre Cid serait la transfiguration du premier, sous le souffle de la poésie populaire.

Il n'entrait pas dans mon plan de résoudre ces difficultés. Je ferai seulement observer que, sans suspecter l'authenticité de la chronique léonaise, il est permis de la regarder comme très-incomplète. C'est ainsi, pour en citer un seul exemple, qu'elle ne fait aucune mention du serment de Sainte-Gadée (ou Sainte-Agathe), serment qui est tout à fait dans les mœurs du temps, et que M. Huber lui-même admet comme très-vraisemblable. Mais tout en reconnaissant, comme je le fais volontiers, que le Cid du poëme, des ballades et des chroniques n'est pas exactement conforme à cette vérité historique absolue qu'il est à peu près impossible aujourd'hui de démêler et de dégager du milieu des contradictions et des obscurités qui l'entourent, il n'en reste pas moins acquis, je crois, que le manuscrit de Léon ne nous offre qu'un récit sec, monotone, sans couleur et sans originalité, tandis que les chroniques et les poëmes nous présentent un tableau vivant et animé de l'Espagne chevaleresque et féodale, tableau précieux au point de vue littéraire, lors même qu'il ne serait pas historique dans l'acception sévère et restreinte de ce mot.

Les principaux points sur lesquels le manuscrit de Léon est en contradiction avec les chroniques sont :

1° La date de la naissance de Rodrigue, que, les

chroniques placent en 1026, tandis que le manuscrit des *Gestes* en fixe la date vingt ans plus tard.

2° Le duel avec le comte de Gormaz, et le mariage avec Chimène Gormaz. — Ce mariage avec Chimène Gormaz a d'autant plus embarrassé les érudits, qu'un autre mariage, qui n'est pas contesté, paraît avoir eu lieu en 1074, entre le Campeador et une autre Chimène, fille du comte des Asturies. Sandoval dans ses annales, et Jean de Müller, l'illustre historien de la Suisse, dans la vie du Cid qu'il a mise en tête du recueil des ballades de Herder, se sont tirés de cette difficulté en supposant que le Cid aurait été marié deux fois; la première, à la fille du comte de Gormaz; la seconde, à la fille du comte des Asturies. Une circonstance très-digne d'être prise en considération, vient à l'appui de cette opinion; je veux parler des tombeaux des deux Chimène, toutes deux femmes du Cid, et qui sont l'un, à Saint-Pierre de Cardeña, l'autre à San Juan de la Peña. Ce double mariage n'est peut-être pas très-chevaleresque, mais il n'a rien d'invraisemblable.

3° L'épisode des infants de Carrion. — Il serait beaucoup trop long d'entrer dans les détails de tous les faits et de tous les arguments qui ont été présentés pour ou contre l'authenticité de cet épisode qui occupe une si grande place dans le poëme du Cid. Tout ce que je puis dire après Southey, c'est qu'il semble très-improbable que des personnages d'un si haut rang aient été aussi cruellement diffamés, et si peu de temps après leur mort, dans un poëme où il n'y a pas

la moindre trace d'intention satirique, s'il n'y avait eu aucun fondement réel à l'accusation portée contre eux.

4° La différence des noms des filles du Cid qui sont appelées doña Elvira et doña Sol dans le poëme et dans les chroniques, tandis que la généalogie et le manuscrit de Léon, conformes en ce point aux annales de Catalogne et de Navarre, les appellent doña Christina et doña Maria. Mais ne peut-on pas supposer qu'elles avaient deux noms, et que le comte de Barcelone et l'infant de Navarre préférèrent les noms de Christine et de Marie à ceux que les filles du Cid avaient portés lorsqu'elles étaient les femmes des infants de Carrion?

Je reconnais ce qu'il y a de conjectural dans ces diverses hypothèses; mais n'est-on pas réduit aux conjectures lorsqu'il s'agit de l'histoire de ces époques lointaines réduites à des moyens de publicité fort restreints, et où les faits vus à distance avaient bientôt perdu leur caractère pour s'empreindre d'une exagération sans bornes? C'est ainsi peut-être que quelque présent envoyé au Cid par un des petits rois mahométans du voisinage, ou tout au plus de la côte d'Afrique, aura été transformé et agrandi par l'imagination populaire en cette ambassade du grand soudan de Perse, que décrivent les ballades et les chroniques; car le peuple est naturellement enfant, conteur et poëte. Lorsqu'un peuple idéalise ainsi la réalité dans ses chants, il ne fait sans doute pas une histoire exacte des faits et des personnages qu'il célèbre, mais,

ce qui vaut presque autant, il fait à son insu sa propre histoire dans ce qu'elle a de plus intime, l'histoire de ses mœurs et de son génie.

II.

SUR LES BIOGRAPHES MODERNES DU CID.

Parmi les biographes modernes du Cid, j'indiquerai :

1° La *Vie du Cid*, par Quintana; — dans le premier volume de ses *Vidas de Españoles celebres*. Je cite ce fragment uniquement à cause du nom de son auteur, car on n'y trouve ni le sentiment poétique qui anime quelques-unes des histoires du Cid, ni la critique exacte et savante qui a présidé à d'autres.

2° *Müller's Leben des Cid*. 1805. — Cette vie du Cid est faite avec soin, et digne du célèbre historien de la Suisse.

3° *Southey's Chronicle of the Cid*. 1808, in-4°. — Cet ouvrage est une fusion des deux chroniques et du poëme du Cid, faite avec un talent remarquable, et où respire un vif sentiment de la poésie du moyen âge. C'est ce travail, que j'ai suivi le plus habituellement, et traduit même en plusieurs endroits, mais en l'abrégeant beaucoup, et en en retranchant les longueurs et tous les détails qui ne me semblaient pas caractéristiques; car si ce style imité des vieilles chroniques plaît au premier abord par sa naïveté, et s'il s'y attache comme un parfum de sagesse et de simplicité

antique qui n'est pas sans charme, il ne produit cependant qu'une originalité factice et toute relative, due seulement à la nouveauté et à l'inaccoutumance; et si l'on en abusait, il finirait, comme tous les pastiches, par être puéril et ennuyeux.

Southey mérite aussi le reproche de n'avoir tenu absolument aucun compte de la chronique léonaise dont il ne fait même pas mention quoiqu'elle eût paru seize ans avant la publication de son travail. Il ne paraît pas avoir connu davantage la *Genealogia del Cid*, et il adopte sans aucune réserve, malgré les contradictions qu'elles présentent quelquefois, les traditions arabes recueillies par les auteurs de la chronique générale et de la chronique du Cid.

4° Huber. *Geschichte des Cid.* 1829, in-12. — Si l'on recherche dans l'histoire du Cid le récit le plus vraisemblable, le plus dégagé des embellissements et des fictions poétiques, et le plus rapproché de la vérité historique, proprement dite, dans le sens le plus étroit de ce mot, c'est M. Huber qu'il faut lire. Critique exact, écrivain consciencieux et versé dans la connaissance des sources, nous n'aurions eu qu'à le traduire, si nous n'avions pas envisagé notre sujet à un point de vue tout différent, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut.

III.

RODRIGUE LE CAMPEADOR, JUGÉ PAR LES HISTORIENS ARABES.

Le Cid joua un trop grand rôle dans les guerres de son temps, pour que les chroniqueurs arabes n'en aient pas souvent parlé. (Voy. Conde, t. II. *Historia de la dominacion de los Arabes en España.*) Mais, comme on doit s'y attendre, ils le font dans des termes beaucoup moins flatteurs que les historiens chrétiens. Le parfait chevalier, *celui qui est né dans une heure fortunée*, comme l'appellent les poëmes et les chroniques d'Espagne, devient dans les récits arabes « le tyran Cambitur, le Cambitur le maudit, le Cambitur que Dieu maudisse! » Jamais ils n'en parlent sans ajouter à son nom une malédiction, qui prouve en même temps leur haine et les exploits du Cid.

Le récit qu'ils font des événements qui accompagnèrent et suivirent la prise de Valence, récit qui a passé de la chronique générale et de la chronique du Cid dans le travail de Southey, me paraît en particulier d'une invraisemblance inadmissible, et ferait peu d'honneur, s'il était exact, à la loyauté et à l'humanité du Cid. Sans doute Rodrigue a pu se conformer quelquefois aux coutumes barbares de son temps; car si grand et si humain que l'on soit, on n'échappe jamais complétement à l'influence de son époque; mais qu'il ne se soit pas contenté de punir de mort Aben-Geaf qui avait mérité son châtiment par sa trahison envers le dernier roi de Valence; qu'il ait voulu aussi faire

brûler sa femme et ses enfants, et qu'il n'ait renoncé à accomplir cette atrocité que sur les instantes prières des habitants, voilà ce qu'il m'est impossible d'admettre, parce que cette conduite serait en contradiction avec toute sa vie. Je ne puis croire non plus qu'il ait, ainsi qu'on le dit, violé déloyalement les conditions mises à la reddition de Valence; car ces conditions sont si favorables aux Mores qu'elles ne s'accordent guère avec la situation désespérée où l'effroyable famine dont leurs historiens font la description avait réduit la ville. Les deux chroniques sont d'ailleurs formellement contredites en ce point par le manuscrit de Léon, d'après lequel Valence aurait été prise d'assaut : *Rodericus autem non modico tempore Valentiam debellavit, et tandem eam gladio expugnatam viriliter cepit.* On voit combien il est difficile de reconnaître la vérité au milieu de ces assertions contradictoires. Quant à moi, je serais porté à croire avec les deux chroniques et avec les historiens arabes cités par Conde, que Valence fut prise par famine, car c'était ainsi qu'étaient conquises la plupart des villes en un temps où l'on était fort peu expert en l'art des siéges, et où une cavalerie pesante formait la principale force des armées; mais je ne puis supposer qu'une ville ainsi réduite par la faim ait imposé à sa reddition des conditions telles que Rodrigue en aurait été le seigneur nominal plutôt que le maître réel.

IV.

SUR LE TOMBEAU DU CID DANS LE MONASTÈRE DE SAINT-PIERRE DE CARDENA.

Le corps du Cid reposa sous la voûte où il avait été placé d'abord jusqu'à l'année 1272, où le roi Alfonse le Savant, pour lui faire honneur comme à un de ses ancêtres, lui fit faire un cercueil taillé dans deux grosses pierres, et le fit placer à la gauche de l'autel. Sur ce cercueil était gravée l'inscription suivante, qui passe pour être l'œuvre du roi :

Belliger, invictus, famosus Marte triumphis
Clauditur hoc tumulo magnus Didaci Rodericus.
Quantum Roma potens bellicis extollitur actis,
Vivax Arthurus fit gloria quantum Britannis,
Nobilis e Carolo quantum gaudet Francia magno,
Tantum Iberia duris Cid invictus claret.

Et sur les côtés était écrit : « — Cid Roy Diaz que yago aqui enterado — E venci el rey Bucar con xxxvi reyes de paganos. Estos xxxvi reyes, los xxii murieron en el campo. — Vencilos sobre Valencia despues yo muerto, encima de mi caballo. — Con esta son lxxii batallas que yo venci en el campo. — Gané Colada y Tizona, por onde Dios sea loado. Amen[1]. »

1. Moi, qui suis enterré ici, je suis le Cid Ruy Diaz ; et j'ai vaincu le roi Bucar avec ses trente-six rois païens. Sur ces trente-six rois, vingt-deux sont restés sur le champ de bataille. Je les ai vaincus devant Valence, moi étant mort, et monté sur mon cheval. Et cette bataille est la soixante et douzième que j'ai gagnée. Je suis celui qui a conquis Colada et Tizona. Dieu en soit loué. Amen.

En l'an 1447, l'abbé don Pedro del Burgo ayant fait démolir l'ancienne église pour en construire une nouvelle, le tombeau du Cid fut déplacé pour un temps comme tous les autres; puis il fut rétabli dans la grande chapelle en face de la sacristie, et l'on fit reposer son cercueil sur deux lions de pierre. Ceci dura jusqu'en l'année 1541, où l'abbé Lopez de Friaz ayant voulu embellir l'église, on trouva que le tombeau du Cid était un obstacle à ces embellissements, et on le transporta, ainsi que le tombeau de Chimène, près du mur, à droite de l'autel, avec un grand respect et une grande pompe religieuse. Cependant le connétable de Castille et le conseil de ville de Burgos, se plaignirent de cette translation à l'empereur Charles-Quint; et sur leur demande, l'empereur envoya à l'abbé de Saint-Pierre l'ordre de rétablir les choses dans l'ancien état. Cet ordre était motivé sur ce que, sans égard pour la gloire du Cid, dont les exploits honorent toute l'Espagne, et sans égard aussi pour l'empereur lui-même, qui tenait à honneur de compter le Cid parmi ses ancêtres, on avait déplacé son corps du milieu de la grande chapelle où il reposait depuis plus de quatre cents ans, et on l'avait mis dans une place inférieure et moins honorable.

Conformément à cette lettre, les tombeaux du Cid et de doña Chimène furent placés au milieu de la grande chapelle, et ils y sont restés jusqu'à ce jour. Et l'on rapporte que lors d'une visite que fit à Saint-Pierre de Cardeña le roi Charles II, un des grands qui accompagnaient le roi fit observer que ce monastère était

une fondation royale, et que le Cid occupait une place qui aurait dû être réservée aux fondateurs ; mais Charles II répondit, que si le Cid n'avait pas été roi, il était aïeul de rois[1].

Ces témoignages de vénération envers le Cid ne venaient pas seulement des rois ou des princes, ou des hommes instruits dans l'histoire du passé. Dès les premiers temps qui suivirent sa mort, le parfait chevalier, né dans une heure fortunée (el que en buen ora nasciò), fut célébré par les poëtes, chanté par les jongleurs, et consacré par l'adoption populaire. Et si grand se conserva parmi les Espagnols le respect pour cette noble mémoire, que plusieurs siècles après sa mort, des pèlerinages se faisaient à son tombeau comme à celui d'un saint, et que la moindre parcelle de son cercueil, ou seulement un objet qui l'avait touché, étaient regardés par les soldats partant pour la guerre comme un talisman inspirateur du courage, et une protection dans les combats. Cette croyance dans les vertus de cette tombe honorée et dans les miracles qu'on en racontait, alla si loin et si haut, que le roi Philippe II ordonna à son ambassadeur à Rome, don Diègue Hurtado de Mendoce, de solliciter la canonisation du Cid. D'autres événements et d'autres soins empêchèrent de donner suite à cette demande; mais toute singulière qu'elle paraisse au

1. Par son mariage avec don Ramire de Navarre, une des filles du Cid fut en effet la tige d'une race de princes et de rois alliés aux plus illustres maisons souveraines de l'Europe. Son autre fille, mariée au comte Raymond Béranger de Barcelone, ne laissa pas de postérité.

premier abord, elle ne devait pas être omise ici; car elle caractérise à la fois, et le génie particulier de la nation espagnole, et le guerrier dont elle consacrait ainsi la gloire.

V

RELIQUES DU CID.

On montre encore aujourd'hui la bannière et l'écu du Cid, suspendus dans l'église de Saint-Pierre de Cardeña; mais la couleur de la bannière a complétement disparu, et sur l'écu couvert de peau, on ne distingue ni devise ni emblème. Dans la sacristie de la même église, on garde précieusement la croix que le Cid portait dans les combats sur sa poitrine, le verre où il avait l'habitude de boire, une boîte d'argent que lui avait envoyée, dit-on, le soudan de Perse, et l'un des coffres qu'il avait donnés en gage, ainsi que le racontent le poëme et les ballades, aux juifs Rachel et Vidas.

Outre ces reliques dont plusieurs paraissent d'une authenticité fort douteuse, on a conservé en Espagne les deux fameuses épées, Colada et Tizona.

Tizona est à deux tranchants, longue de quatre pieds, et large de trois doigts à la garde. Près de la garde sont gravés, d'un côté de la lame, les mots : *Ave Maria gratia plena Dominus ;* et de l'autre : *Yo so la Tizona que foe fecha en la era* 1040. Lorsque le roi Jayme d'Aragon s'empara de Valence, en 1238, il

avait ceint cette fameuse épée du Cid, de sorte que par une heureuse et singulière destinée, cette épée déjà victorieuse de Valence, la conquit une seconde et dernière fois. Tizona passa ensuite à la noble maison des marquis de Falce, alliés du Cid et de la maison royale de Navarre, et elle est attachée au majorat de cette maison.

Colada est semblable à Tizona pour la longueur et pour la forme. La garde figure une croix, d'un côté de la lame sont gravés les mots : *si*, *si;* de l'autre : *no*, *no*. Cette épée appartient au musée d'artillerie de Madrid, où les curieux peuvent la voir et la toucher.

On voit enfin à Salamanque la croix de l'évêque Hieronyme, et elle y est honorée par le peuple, sous le nom de croix des batailles; mais si on ajoute foi aux ballades et au poëme du Cid, le bon évêque, ainsi qu'on l'a vu, se servait beaucoup plus dans les combats du glaive temporel que des armes spirituelles. (Voy. Huber, p. 211, 212.)

VI.

ROMANCE SUR LE VOYAGE DU CID A ROME.

Parmi les *romances*, il y en a plusieurs qui n'ont d'autre fondement que l'orgueil espagnol, et dont j'ai dû ne pas tenir compte dans le cours de ce travail; je veux parler de celles où le Cid est représenté comme victorieux de l'empereur d'Allemagne, ou comme hu-

miliant le roi de France, et renversant son fauteuil dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Cette dernière ballade est fort curieuse, et j'en donne ici la traduction empruntée à M. Damas Hinard. (Traduction du *Romancero*, t. II, p. 68 et 69.)

« Le saint-père a appelé en concile, à Rome, ce noble roi don Sanche, pour qu'il obéisse au pape. — Il alla droit à Rome, accompagné du Cid. — Ils ont mis pied à terre au jour marqué. — Le roi baisa la main au pape avec beaucoup de politesse, et le Cid également, et les chevaliers chacun à son rang.

« Don Rodrigue était entré dans l'église de Saint-Pierre, où il avait vu les sept fauteuils des sept rois chrétiens. Et il vit celui du roi de France tout contre celui du saint-père, et celui du roi son seigneur, un degré plus bas. Il s'en fut à celui du roi de France et le renversa avec le pied : le fauteuil était d'ivoire, il en fit quatre morceaux. Et il prit celui de son roi, et le mit sur le degré le plus élevé.

« Alors parla un honorable duc, que l'on dit celui de Savoie : « Sois maudit, Rodrigue, et excommunié « du pape, parce que tu as outragé un roi le meilleur « et le plus estimé. »

« Le Cid entendant ces raisons, a parlé de cette manière : « Laissons les rois, duc, et si vous vous sentez « offensé, accommodons cela nous deux seuls; qu'il en « soit demandé raison de vous à moi. »

« Il s'approcha du duc, et lui donna une grande poussée. Le duc, sans riposter, se tint coi très-sagement.

« Le pape, quand il a appris cela, a excommunié le Cid. Celui de Bivar, le sachant, s'est prosterné devant le pape : « Absolvez-moi, dit-il, pape, sinon vous vous en repentirez. »

« Le pape, père miséricordieux, répondit très-sagement : « Je t'absous, don Ruy Diaz, je t'absous de bon « gré, pourvu que tu sois dans ma cour très-poli et « sage. »

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

BOSTON PUBLIC LIBRARY.

CENTRAL LIBRARY.

ABBREVIATED REGULATIONS.

One volume can be had at a time, in home use, from the Lower Hall, and one from the Bates Hall, and this volume must always be returned with the applicant's library card, within such hours as the rules prescribe. No book can be taken from the Lower Hall of this Library, while the applicant has one from any Branch.

Books can be kept out 14 days, but may be renewed *within* that time, by presenting a new slip with the card; after 14 days a fine of *two* cents for *each* day is incurred, and after 21 days the book will be sent for at the borrower's cost, who cannot take another book until all charges are paid.

No book is to be lent out of the household of the borrower; nor is it to be kept by transfers in one household more than one month, and it must remain in the Library one week before it can be again drawn in the same household.

The Library hours for the delivery and return of books are from 9 o'clock, A. M., to 8 o'clock, P. M., in the *Lower Hall;* and from 9 o'clock, A. M., until 6 o'clock, P. M., from October to March, and until 7 o'clock, from April to September, in the *Bates Hall.*

Borrowers finding this book mutilated or unwarrantably defaced, are expected to report it; and also any undue delay in the delivery of books.

***No claim can be established because of the failure of any Library notice to reach, through the mail, the person addressed.

[50,000, Nov., 1870.]

